

choisir

revue culturelle
n° 622 – octobre 2011



(Bible,
une traversée



Désert intime

*La voix de Dieu s'est tue
Et seul dans les jardins
le soleil parle aux pauvres
Nous vivons tous
dans un désert sans fin
où notre cœur attend
Nous allumons des feux
Qui donc parmi les pierres
fait refleurir la vie ?
Qui nous parle de près ?
Restons dans le désert
Nous y serons un jour
visités en secret*

Georges Haldas
in *La Blessure essentielle*



choisir

n° 622 - octobre 2011

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Pascale Deloche/GODONG

La traversée de la mer Rouge par Marc

Chagall, église Notre-Dame-de-Toute-

Grâce (Plateau d'Assy)

p. 11 : Fred de Noyelle/GODONG

p. 17 : Michel Gounot/CIRIC

p. 20 : OR/CP/CIRIC

p. 30 : DR

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Voter responsable <i>par Lucienne Bittar</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Un autre regard <i>par Alain Decorzant</i>	
Bible	9
La Bible au risque de ses lecteurs <i>par Jean-Michel Poffet</i>	
Eglises	14
Exister à travers la Bible. Les évangéliques en Amérique latine <i>par Véronique Lecaros</i>	
Eglises	19
Anglicans convertis. Un pas vers la diversité <i>par Philippe Gardaz</i>	
Société	22
Asile : renvois forcés. La FEPS critiquée par sa base <i>par Anne Buloz</i>	
Economie	24
Les agences de notation. Du pouvoir aux responsabilités <i>par Etienne Perrot</i>	
Expositions	29
Une dynastie de marchands d'art <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	32
Georges Haldas ou l'Etat de poésie par Luc Ruedin	
Lettres	36
Le corps, cette ancre. Entretien avec Cesare Mongodi <i>par Sylvain Thévoz</i>	
Livres ouverts	39
Le Jugement dernier <i>par Joseph Hug</i>	
Chronique	44
Nos amies les bêtes <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Voter responsable

L'émotionnel se retrouve une fois de plus au centre de la campagne politique pour les élections fédérales du 23 octobre, et la peur est l'un de ses grands axes. Une corde aisée à pincer quand la crise économique est promise longue et cruelle, quand pauvres et mendiants se font de plus en plus visibles, quand la violence augmente, surtout dans les cantons frontalières... La Suisse est dorénavant elle aussi rattrapée par les effets de la mondialisation et de la croissance démographique. Chacun peut se retrouver dans les couleurs du drapeau de la crainte et être tenté de marcher sous sa bannière. Mais si la peur est nécessaire pour réagir au danger, elle induit toujours un comportement « défensif », qu'il se traduise par la fuite ou par la neutralisation de la force de frappe. En bref : la peur peut sauvegarder momentanément le présent, mais elle ne construit pas l'avenir.

Dans la Bible, nombreuses sont les exhortations à la confiance. Des anges se manifestent pour rassurer les appelés, Dieu lui-même s'adresse à ses « passeurs » ou à son peuple pour dire « ne craignez rien » et Jésus fait de même. Ce ne sont pas des paroles creuses, de simples slogans, mais des appels à reconnaître le projet de Dieu, à s'inscrire dans un avenir pensé, planifié. Il a été donné à l'homme des capacités d'abstraction et de se projeter dans le futur inégalées par aucune autre espèce. Ce sont elles qui lui permettent de déchiffrer ce projet.

Dans un autre registre, c'est aussi cette capacité qui fait de l'homme un animal politique et qui le mène à une vision et à une gestion complexe du monde. La campagne politique suisse actuelle ne l'a pas totalement oublié : chassez le naturel, il revient au galop, même si c'est par des chemins de traverse parfois surprenant de trivialité... Comme ce clip de l'UDC : un lac de montagne ; trois belles femmes se pâmant devant un homme que l'on devine viril (on ne voit que des parties ciblées de son anatomie...) ; un geste des bras de sa part, et voilà qu'elles se détournent, presque dégoûtées ; sur l'herbe, un linge de bain avec les étoiles de l'Europe ; une voix off assène que les femmes suisses choisissent les vraies valeurs. Un slogan que l'on retrouve à peu de choses près dans un clip du parti radical.¹ Les femmes sont pré-

sentées ici comme les dépositaires des valeurs et, si on pousse le bouchon un peu plus loin, comme les gardiennes de la lignée ! L'anthropologie rejoint la politique... C'est déjà un petit pas vers la bonne direction, vers le politique, mais il manque l'essentiel : la définition des valeurs sur lesquelles on veut construire l'avenir et une réflexion sur les moyens de les faire coïncider au mieux avec la réalité de la société.

Le politique exige en effet une vision du monde, une projection, que la politique mettra en place, à travers des organes appropriés et des programmes réfléchis. C'est un art difficile, douloureux car il implique des choix perpétuels et demande beaucoup de courage, ainsi qu'une grande capacité de discernement. « En politique, le choix est rarement entre le bien et le mal, mais entre le pire et le moindre mal », disait Nicolas Machiavel. Marcel Gauchet développe sur son blog cette distinction entre le politique et la politique.² Il rappelle que tout vote divise forcément, puisqu'il implique un choix, mais que l'élu doit pour sa part chercher à faire du politique, c'est-à-dire à prendre des décisions qui incarnent l'unité de la collectivité, « un grand écart qui ne va pas du tout de soi ». Et il rajoute : « D'une certaine façon, cela se retrouve au niveau des citoyens. (...) Je peux me dire : "Je vote, en fait, comme si j'étais un gouvernant qui avait la responsabilité du sort de l'ensemble." Voter est loin d'être un exercice anodin. Il est utile d'en avoir pleinement conscience au moment où nous nous apprêtons à élire nos parlementaires, pour agir en tant que citoyens soucieux de l'intérêt général et non comme individus poussés par nos propres intérêts. Difficile quand on est dans la peur.

Lucienne Bittar



- 1 • Les femmes constituent un vivier potentiel de votants particulièrement intéressant car elles sont nombreuses à ne pas voter. Cf. **Valérie Bory**, « Du sexe au genre », in *choisir* n° 621, septembre 2011, p. 23.
- 2 • Rédacteur en chef de la revue *Le Débat*, auteur notamment de *L'Avènement de la démocratie*, 3 tomes, Paris, Gallimard 2007, 2010. <http://gauchet.blogspot.com/2007/11/le-politique-versus-la-politique.html>.

■ Info

Liban : polémique maronite

Depuis les dernières élections parlementaires (2005), le Liban est déchiré entre deux mouvements : celui du 8 Mars, une coalition pro-iranienne et pro-syrienne comprenant les chiites du Hezbollah, le parti Amal, le Parti national social syrien et le Mouvement patriotique libre chrétien, et celui du 14 Mars, une coalition anti-syrienne composée du parti chrétien les Forces libanaises, des Druzes du Parti socialiste progressiste et du groupe sunnite le Courant du futur.

La polémique est remontée d'un cran suite aux propos tenus par Béchara Raï, patriarche maronite du Liban et président de l'Assemblée des patriarches et évêques catholiques d'Orient, lors de sa visite à Paris, début septembre. Il a demandé que l'on octroie une chance au président syrien Bachar el-Assad.

De retour au siège patriarcal de Bkerke, le patriarche a précisé que les forces armées syriennes sont attaquées par des groupes bien entraînés, bien armés et organisés. Il craint que la situation en Syrie ne dégénère en une guerre civile entre alaouites et sunnites. Une guerre qui, éventuellement, déboucherait sur une partition du pays et l'instauration d'un régime fondamentaliste. Dans ce cas, les chrétiens feraient inévitablement les frais de ce conflit.

Mgr Raï a ajouté qu'il avait porté avec lui, en France, « les appréhensions et préoccupations exprimées lors de la réunion, au Vatican, du Synode pour les Eglises catholiques d'Orient d'octobre dernier. (...) Ce sont les préoccupations des chrétiens non pas seulement au Liban, mais dans tout le Moyen-Orient arabe, en Egypte, en Palestine, en Syrie, en Irak, en Jordanie et en Terre sainte. »

Reste que pour les adeptes du 14 Mars, Mgr Raï tourne le dos aux constantes nationales que le patriarcat maronite, notamment son prédécesseur Mgr Sfeir, a toujours défendues. (apic/réd.)

■ Info

Femmes arabes : danger

Le fait que dans plusieurs pays du monde arabe, les ex-Premières dames se soient engagées pour les droits des femmes laisse au mouvement féministe post-révolution un héritage ambivalent. Tant Leila Ben Ali de Tunisie, qui présidait l'Organisation des femmes arabes, qu'Asma el-Assad de Syrie, Rania de Jordanie, Sheikha Sabeeka de Bahrain et Suzanne Mubarak d'Egypte ont pris fait et cause pour les droits des femmes. Des groupements conservateurs en profitent pour dénigrer ces progrès, présentés comme un héritage des dictatures, et exiger leur annulation.

En Egypte, le National Council of Women, présidé par Suzanne Mubarak, ayant été dissout, les quotas de femmes au Parlement et les acquis sur le plan du droit des familles sont remis en question. En Tunisie aussi, où le droit familial le plus progressiste du monde arabe est en vigueur depuis 1956, les militantes de l'émancipation féminine craignent un pas en arrière. « Le régime de Ben Ali a instrumentalisé la question féminine afin de justifier, vis-à-vis de l'Occident, son appareil de répression. Dans le même temps, des organisations féministes, comme l'Association tunisienne des femmes démocrates, ont été victimes de sa répression », explique la militante tunisienne Bochra Belahj Hmida. (Koff info)

■ Info

Malnutrition au Yemen

« Le Yémen pourrait devenir la prochaine Somalie vu l'état de grave malnutrition qui s'abat sur le pays », a indiqué l'UNICEF. Les conflits continuels en cours dans différentes zones du Yémen compromettent les conditions alimentaires des populations, en particulier des enfants : 39 % des moins de 5 ans sont touchés par la malnutrition ; en outre, les conditions physiques des petits empirent à cause des déplacements continuels. Le pays présente aussi l'un des taux de mortalité maternelle les plus élevés du monde. (*Fides/réd.*)

■ Info

Brésil : moins de catholiques

Avec 130 millions de fidèles, le Brésil est toujours le plus grand pays catholique du monde. Cependant les catholiques brésiliens ne représentent plus que 68 % de la population, soit le taux le plus bas enregistré depuis 1871. C'est ce qu'indique la « nouvelle carte des religions », publiée le 24 août par la Fondation Getulio Vargas.

Une diminution de 1 % par an a été enregistrée en moyenne dans le pays ces cent dernières années. « Si cela devait perdurer, moins de la moitié de la population brésilienne sera catholique d'ici 20 ans », a déclaré Marcelo Neri, responsable de l'étude. L'enquête de la Fondation a aussi montré que, durant la même période, les évangéliques sont passés de 16 à 20 %, les « sans religion » de 5 à 7 % et les adeptes de « religions alternatives » de 3 à 5 %. (*apic/réd.*)

■ Info

Sri Lanka : prêtres disparus

Malgré la fin mai 2009 de la guerre civile entre les forces sri-lankaises et les Tigres de libération de l'Eelam tamoul, des milliers de disparitions restent toujours inexplicables. Les responsables chrétiens et les proches des nombreux prêtres et membres de l'Eglise sri-lankaise portés disparus lors la dernière phase de la guerre demandent régulièrement à Colombo de « faire enfin justice » en enquêtant sur ces cas.

Un nouvel appel au gouvernement a été lancé le 20 août, lors de la messe célébrée en l'église Saints-Pierre-et-Paul à Mandaitivu, dans le diocèse de Jaffna, en commémoration de la disparition, il y a cinq ans, du Père Jim Brown et de son assistant Vincent Vimalathas.

Les deux hommes ont été vus pour la dernière fois le 20 août 2006 au point de contrôle d'Allaipiddy, un village de la presqu'île de Jaffna, alors placé sous contrôle militaire. A peine nommé curé à Allaipiddy, le Père Jim avait subi le bombardement de son église en pleine nuit. Il avait survécu à l'attaque, mais plus de vingt civils avaient péri et des centaines d'autres avaient été blessés. Le prêtre avait transporté les blessés à Jaffna pour qu'ils soient soignés, puis fait évacuer quelque 300 familles vers la paroisse Sainte-Marie à Kayts. Ces actes lui avaient valu d'être convoqué par les autorités militaires et accusé de prêter main-forte à la rébellion tamoule. (*apic*)

■ Info

Autriche : initiative de prêtres

La Communauté de travail des associations catholiques en Autriche (AKV) a exprimé, fin août, ses vives critiques contre « l'initiative des prêtres » lancée le 19 juin par le groupement du même nom (fondé par sept prêtres en 2006). Cette initiative demande que l'Eglise « n'empêche pas l'accès à l'eucharistie aux fidèles de bonne volonté » (divorcés remariés, membres des autres Eglises ou autres exclus). Ses auteurs veulent aussi « ignorer les interdictions de prédication touchant les laïcs compétents et formés et les professeurs de religion » et se prononcent pour l'accès des femmes et des hommes mariés au sacerdoce.

L'AKV considère inacceptable « l'appel à la désobéissance » qui est proposé et la pression publique qui est exercée. Un tel comportement ne devrait pas exister à l'intérieur de la chrétienté, estime-t-elle. Elle rejette également l'affirmation de « l'initiative des prêtres » selon laquelle ses causes sont majoritairement soutenues par les laïcs dans l'Eglise. Elle souligne que ni elle ni le Conseil des laïcs en Autriche n'ont été contactés pour se prononcer sur ces positions.

Concernant l'ordination des femmes, le préfet de la Congrégation pour le clergé Mgr Mauro Piacenza s'est voulu très clair. Il a déclaré le 17 septembre à l'agence de presse *Zenit*, que le refus d'accorder l'accès des femmes à la prêtrise est définitif. Le cardinal a renvoyé à la lettre apostolique *Ordinatio Sacerdotalis* du 22 mai 1994, où Jean Paul II déclarait que l'Eglise n'a aucune autorité pour accorder l'ordination sacerdotale aux femmes et que tous les fidèles de l'Eglise doivent s'en tenir définitivement à cette décision.

(apic/réd.)

■ Info

Suisse : prostitution des mineures

L'évêque réformé hongrois Istvan Szabo a dénoncé la prostitution des mineures en Suisse. Il a remis le 30 août une lettre de protestation à des représentants de l'Eglise réformée et à des politiciens du canton d'Argovie. Il y souligne la détresse exprimée par toujours davantage de jeunes hongroises, dont plusieurs mineures, qui s'adonnent à la prostitution en Suisse. Son appel est soutenu par le ministre hongrois de l'Intégration sociale Zoltan Balog.

Les deux hommes se sont rendus en Suisse en août passé, à l'invitation de l'Eglise réformée, et se sont référés à la Convention du Conseil de l'Europe sur la protection des enfants contre l'exploitation et les abus sexuels, à laquelle la Suisse veut adhérer : « Malgré cela, la prostitution en Suisse est toujours autorisée dès 16 ans. (...) La Hongrie est touchée de façon particulière par cet incompréhensible espace libre juridique en Suisse. »

Cet « espace libre » est actuellement remis en question par le Conseil fédéral qui a mis en consultation cet été une révision du Code pénal. La prostitution avant 18 ans devrait bientôt être interdite et les personnes achetant les faveurs sexuelles de jeunes de 16 ou 17 ans punissables.

Lors de la conférence de presse, la présidente du Conseil de l'Eglise réformée argovienne Claudia Bandixen a souligné l'importance de la collaboration internationale des Eglises dans ce domaine.

(apic)

■ Info

Endettement des Suisses

Selon l'enquête de l'Office fédéral suisse de la statistique concernant le revenu et les conditions de vie, 570 000 personnes vivaient en Suisse en 2008 avec des arriérés bancaires et/ou de paiement critiques et 657 000 personnes avaient des arriérés d'impôts.

Les familles monoparentales (20%), les familles avec au moins trois enfants (12,1%), les chômeurs (18,3%), les étrangers (11,7%) et les habitants de Suisse romande (11,8%) sont les plus touchés. A l'inverse, plus le niveau de formation est élevé, moins l'on rencontre de problèmes financiers.

Pour Caritas, il s'agit là d'une question importante que la société devrait prendre bien plus au sérieux. Elle se dit par contre non surprise de ces résultats. Depuis des années, Caritas soutient des personnes en difficulté financière dans toute la Suisse par des conseils en matière de budget et d'assainissement des dettes. (apic/com.)

■ Info

L'art, chemin vers Dieu

Lors de l'audience générale du 31 août, à Castel Gandolfo, Benoît XVI a souhaité que les fidèles puissent contempler Dieu à travers les œuvres d'art. Selon lui, une œuvre d'art peut ouvrir les yeux de l'esprit et du cœur, en nous poussant vers autrui. « Certaines œuvres, qui naissent de la foi et l'expriment, sont de véritables chemins vers Dieu, la beauté suprême », a-t-il déclaré. Le pape a notamment évoqué les cathédrales gothiques et les églises romanes, la musique sacrée ou encore les tableaux et les fresques. Il a souhaité que ces visites ne

soient pas seulement l'occasion d'un enrichissement culturel, mais qu'elles deviennent aussi des moments de grâce, « qu'elles vous aident à renforcer votre relation et votre dialogue avec le Seigneur et vous conduisent à contempler un rayon de la beauté divine », faisant référence au peintre Marc Chagall. (zenit/réd.)

■ Info

La Bible en japonais

Une traduction complète de la Bible en japonais vient d'être achevée par l'Ecole biblique franciscaine de Tokyo, après 55 ans d'intenses efforts. Cette Bible est la première à avoir été traduite en japonais depuis l'hébreu et le grec. C'est la *Vulgate* en latin qui servait jusqu'ici de base. Après la publication en 1958 d'une traduction de la Genèse, d'une version complète du Nouveau Testament en 1979 et du livre de Jérémie en 2002, les Japonais disposent donc désormais de la Bible complète dans leur langue et en un seul volume.

Cette traduction a été soutenue financièrement par les franciscains des Etats-Unis. Dans les années '70 et '80, les franciscains ont aussi coopéré à la réalisation d'une traduction œcuménique de la Bible, soutenue par la Société biblique du Japon. (apic)



Un autre regard

A mon retour des Journées mondiales de la jeunesse (JMJ), mes amis genevois ne me parlaient que des manifestants et du pape. Or, pour ma part, pendant ces cinq jours dans la capitale espagnole, je n'ai pas aperçu les premiers ; quant à « l'homme en blanc », c'est uniquement sur des écrans géants que je l'ai vu. A Madrid, j'ai été témoin de scènes bien plus étonnantes...

C'est tout d'abord la simplicité festive de ces jeunes que j'ai côtoyés là-bas qui m'a frappé. Ils et elles m'ont aussi impressionné par la qualité de leur présence pendant des temps plus silencieux, plus méditatifs. J'ai vu là des êtres étonnants, et leur manière de vivre et de croire a fortifié la mienne.

Offrez choisir... et choisir vous offre votre abonnement 2012 !

Vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité par vos abonnements, dons, encouragements et nous vous en remercions très chaleureusement.

Mais Noël approche !

Offrez **choisir** à 2 personnes de votre famille, cercle de connaissance ou/et amis et nous vous faisons cadeau de votre abonnement pour l'année 2012 !

Renseignements :

Geneviève Rosset, administration choisir,
18, rue Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ ++41(0)22 827 46 76
ou administration@choisir.ch

Et que dire de la vigueur de leurs questions (la vie, l'amour, la mort) ! Des hommes et des femmes curieux, bien dans leurs « pompes » et dans leur foi. Non pas des « indignés », mais des jeunes adultes plutôt pragmatiques, conscients des difficultés de notre monde (et de leurs vies !) et désireux d'y trouver leur place.

Une place parfois trouvée dans les rues madrilènes. J'ai vu, par exemple, dans un petit magasin de quartier, un vieil espagnol insister fermement pour régler les acbats d'un groupe de jeunes pèlerins. Entre l'ainé et les ados,

pas de longues palabres (sorry, no habla español !) mais un geste élégant. Quel insolite échange autour de la caissière médusée ! J'ai vu aussi, lors de la marche vers le lieu de la célébration finale, des habitants lancer des seaux d'eau depuis leurs balcons ou leurs fenêtres sur les marcheurs épuisés par la chaleur de midi, et des enfants « armés » de tuyaux d'arrosage gicler, bilares, le joyeux cortège. J'ai aussi vu des drapeaux de toutes les couleurs agités par le vent : Egypte, Chili, Qatar, Haïti...

Si j'étais resté fin août à Genève, j'aurais certainement été agacé moi aussi par ce que les médias ont montré de ces journées (je ne suis ni agoraphile, ni papolâtre). Mais voilà... j'étais à Madrid. Et ce séjour m'a offert des images à hauteur d'homme que les « directs » n'ont pas captées. Loin des clichés, j'avais mes propres yeux pour caméra...

Alain Decorzant s.j.

La Bible au risque de ses lecteurs

●●● **Jean-Michel Poffet o.p.**, Fribourg
Ancien directeur de l'École biblique de Jérusalem

Durant l'Antiquité et jusqu'à la Renaissance, la Bible fut surtout commentée par les clercs et écoutée par les fidèles. Il fallait être riche et instruit pour acquiescer et lire un incunable. L'invention de l'imprimerie et la Réforme, sur fond de crise ecclésiale, allaient changer la donne et démocratiser l'accès à l'Écriture. Dorénavant, non seulement l'écoute liturgique mais la lecture privée devenait possible pour tout un chacun : aujourd'hui le livre de poche et les moyens électroniques renforcent encore le phénomène. Deux autres facteurs allaient marquer la modernité : la *raison* et l'*histoire*. Une raison de plus en plus critique et auto-suffisante avec les Lumières au XVIII^e siècle et un questionnement historique empreint de positivisme au XIX^e siècle. La raison n'était pas absente de la lecture des Pères ou des théologiens du moyen-âge, mais elle était ouverte à la foi et on ne posait pas la question de l'exactitude historique des anciens récits. L'accès à la Bible se voulait ecclésial, théologique et spirituel. Mais la séparation et la spécialisation des savoirs allaient détacher la théologie de la spiritualité, l'étude universitaire de l'approche des fidèles. Aujourd'hui, la Bible, livre de l'Église, est entrée dans le do-

maine public et est aussi étudiée en tant que texte de la littérature. Sans cesser d'être liturgique, priante, guidée par les Églises, elle est aussi dorénavant profane, autonome et sujette à débat. C'est un phénomène culturel qu'on ne peut ignorer. Mais les croyants sont troublés.

La crise de la modernité

La distance est grande, en effet, qui sépare la lecture de la Bible pratiquée par un Origène au III^e siècle et celle de Renan en plein positivisme au XIX^e siècle. Pour le premier, relisant les Écritures juives à partir du Christ, l'Église voit le Christ monter sur les livres de la Loi, sauter sur les collines des prophètes, au point que, tournant les pages des écrits prophétiques, elle voit le Christ sauter dehors !¹ Le Père de Lubac taxa à juste titre cette exégèse de « jaillissement mystique ».

Toute différente est, dans la modernité, l'attitude d'un Spinoza prétendant, au XVII^e siècle, appliquer à la Bible la méthodologie des sciences de la nature, en quête de faits, de preuves, d'exactitude matérielle. Il écrivait : « La règle universelle à poser dans l'interprétation de l'Écriture est donc de ne lui attribuer d'autres enseignements que ceux que l'enquête historique nous aura très clairement montré qu'elle a donnés. »²

Les Églises sont inquiètes : de plus en plus de fidèles sont attirés par une lecture simple, chaleureuse et directe des Écritures, en particulier en Amérique latine. Cette approche est souvent taxée de fondamentaliste et on qualifie de « sectes » ceux qui la pratiquent à distance des grandes Églises. Et si on essayait d'interpréter ce phénomène en posant des questions sur la façon de lire la Bible ?

1 • *Comment. Ct III,2,8.*

2 • *Traité théologico-politique*, chap. VII.

En pleine crise moderniste, un Renan s'inscrivait dans la même ligne : « La science positive resta pour moi la seule source de vérité », avoue-t-il dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.³ Citons encore cette remarque étonnante, mais emblématique de toute une époque : « La supériorité de la science moderne consiste en ce que chacun de ses progrès est un degré de plus dans l'ordre des abstractions. Nous faisons la chimie de la chimie, l'algèbre de l'algèbre ; nous nous éloignons de la nature à force de la sonder. Cela est bien. Il faut continuer : la vie est au bout de cette dissection à outrance. »⁴

Habituellement, ce ne sont pas les vivants qui aboutissent en salle de dissection mais les cadavres ! De fait, l'Écriture ne survécut pas à ce lit de Procuste et le texte démonté sonna aussi peu qu'une horloge en pièces détachées. D'où par exemple, en milieu catholique, la réaction d'un poète, Paul Claudel, effaré devant le traitement rationaliste infligé aux textes bibliques par certains exégètes, qu'il n'hésita pas à traiter de « Viollet-le-Duc de l'exégèse » adonnés à un « épouillement textuel et grammatical ».

Devant le questionnement scientifique et critique, face à de nouvelles approches et, il faut bien le reconnaître, face à tant de maladresses et d'attaques, les Eglises se crispèrent, apeurées de voir perdre le sens profond du trésor des Écritures. Il fallait défendre l'Écriture, fondement de la foi.

Fondamentalisme

Le terme de fondamentalisme vient d'un Congrès biblique protestant américain, dans l'Etat de New York en 1895. Le protestantisme lui-même s'était défini comme un retour au fondement de

l'Écriture et à distance des magistères, insistant sur le libre examen. Mais au XIX^e siècle et aujourd'hui le fondamentalisme désigne avant tout une réaction littéraliste contre tout questionnement critique et historique, ceci pour sauver l'inspiration et la vérité de l'Écriture. Pratiquement, c'est Dieu qui devient l'auteur de l'Écriture !

Se trouve ainsi méconnue, voire niée, la part des rédacteurs humains, insérés dans une époque et une culture, avec tout ce que cela comporte au plan des images, des conceptions, du style, de la manière de raconter, etc. Défendre l'inspiration biblique est une chose, mais en déduire que le récit de la création en six jours, culminant sur le repos du septième jour, est un récit historique et scientifique⁵ relève de la bêtise et passe à côté du propos du texte qui veut donner le sens de la création et en baliser la célébration au jour du sabbat. Prétendre défendre l'autorité du Pentateuque en faisant de Moïse l'auteur de chaque verset, et donc du récit de sa propre mort, paraît étrange... et pourtant un professeur fut pendu à Edimbourg en 1697 pour avoir affirmé que c'était Esdras (et non Moïse) l'auteur de la Torah ! et Rome condamna ceux qui postulaient plusieurs auteurs dans le livre d'Isaïe.

Plus récemment, c'est l'histoire ancienne d'Israël qui se trouva remise en question. Déjà le Père Lagrange, fondateur de l'Ecole biblique de Jérusalem, écrivait après son premier voyage au Sinaï (1893) : « On accordera bien que tout ce qui a l'apparence de l'histoire n'est

3 • Paris 1883, p. 250.

4 • Idem., pp. VIII-IX.

5 • « Le récit des origines de la Genèse est une présentation factuelle de simples vérités historiques » : texte de 1961 paru aux Etats-Unis.

pas une histoire. [...] La valeur des jugements qui paraissent affirmer ou nier dépend entièrement du genre littéraire. » Et encore : « Un immense espace s'étend de la création de l'homme au temps d'Abraham. Ce qui s'est passé alors, nous ne le saurons probablement jamais. »⁶ Il fut censuré. Pourtant, ce fut lui qui, du côté catholique, prépara la voie aux grands documents sur une étude de la Bible à la fois croyante et critique, c'est-à-dire non déconnectée des lumières de la raison.

Une crise surmontée ?

Heureusement, comme il est normal en matière scientifique, les méthodes se corrigent et s'enrichissent, et aujourd'hui l'exégète est davantage soucieux de lire les textes en étant attentif non seulement à leur enracinement passé mais aussi à leur manière de dire, de raconter et en respectant le texte tel qu'il est en son état final, le seul d'ailleurs à bénéficier du privilège de l'inspiration.

L'Église catholique bénéficie aujourd'hui de grands guides de lecture sur le statut de l'Écriture, depuis l'encyclique libératrice de Pie XII *Divino Afflante Spiritu*, en 1943, jusqu'à la Constitution *Dei Verbum* de Vatican II en 1965, sans oublier le document de la Commission biblique *L'in-*

terprétation de la Bible dans l'Église (1993)⁷ et, récemment, l'exhortation apostolique de Benoît XVI *Verbum Domini* sur la Parole de Dieu.⁸

On assiste aux XIX^e et XX^e siècles au développement des études bibliques, en particulier en milieu protestant, puis également en milieu catholique. Ce renouveau biblique est censé favoriser la lecture de la Bible de la part des fidèles. Mais l'approche universitaire est de plus en plus technique, à distance de la confession de foi (ce qui ne veut pas dire forcément contre elle). Beaucoup en déduisent que c'est trop difficile pour eux... et optent pour une approche simple et directe.

Heureusement de nombreux groupes bibliques existent, la Bible descend des rayons de bibliothèques vers la main des fidèles. Dans les milieux populaires, en particulier d'Amérique latine, de plus en plus nombreux sont ceux qui trouvent dans la Bible une lumière pour leur vie, une source d'espérance et de

*Un apprentissage,
un partage
(le grand Kiff, 2009)*



6 • *La méthode historique*, 1904, p. 185.

7 • Paris, Cerf 1994, 128 p.

8 • **Benoît XVI**, *La parole du Seigneur. Exhortation apostolique*, Paris, Bayard/Cerf/Mame 2010, VI + 192 p.

consolation dans leurs épreuves, un ciment aussi pour une communion fraternelle au cœur de sociétés inégalitaires et cruelles. Les facultés sont bien loin des bidonvilles, mais l'appel du Christ résonne pourtant jusqu'au fond des favelas : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos. Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes » (Mt 11,28-30). Beaucoup en sont éclairés, consolés : on ne peut que s'en réjouir avec saint Paul : « Il reste que de toute manière, avec des arrière-pensées ou dans la vérité, Christ est annoncé. Et je m'en réjouis » (Ph 1,18).

Pourtant l'avertissement de saint Augustin vaut toujours : le but de l'Écriture est de conduire à l'amour de Dieu et du prochain. Si quelqu'un interprète l'Écriture de travers tout en donnant une interprétation qui édifie la charité, « il se trompe à la façon d'une personne qui, par erreur, abandonnerait la route et poursuivrait sa marche à travers champs, vers le point où, d'ailleurs, cette route conduit. Il ne faut pas moins corriger son erreur et lui montrer combien il est plus utile de ne pas abandonner la route, de crainte qu'en prenant l'habitude de dévier, il ne soit forcé d'aller jusqu'à des voies transversales et perverses. »⁹

Simplismes et manipulations

Mentionnons donc quelques-uns de ces chemins de traverse à éviter et qui sont souvent empruntés par des communautés ferventes mais peu éclairées.¹⁰

Le *subjectivisme* tout d'abord, qui cherche moins le sens de l'Écriture que le

sens qu'elle peut avoir pour soi. Narcisse a de beaux jours devant lui : chacun peut trouver dans l'Écriture un verset qui lui convienne et le confirme dans ses voies. Celui qui, au contraire, se familiarise avec le corpus biblique tout entier, note vite qu'on y trouve tout et son contraire. Tout dépend du contexte et des situations. Jésus dit être venu apporter non pas la paix mais le glaive, mais ailleurs il offre sa paix ! Il décourage les disciples de déraciner l'ivraie, mais ailleurs il invite à la correction fraternelle et jusqu'à l'exclusion du frère récalcitrant. Il n'y a pas un récit de la création mais deux ; pas un évangile de l'enfance mais deux ; pas une historiographie de l'Israël ancien mais plusieurs au fil de la réinterprétation de l'histoire, par exemple dans les livres des Rois et dans les Chroniques. Il n'y pas qu'une parole du Christ sur la croix mais plusieurs et différentes. Décidément, on ne met pas la main sur Dieu, il guide, déroute et échappe à celui qu'il conduit !

Puis, *une lecture exclusivement affective*. Certes la louange tient une grande place dans la prière d'Israël, mais l'Alléluia n'est pas la seule forme de relation à Dieu. La souffrance permet aussi le cri, le doute, la colère, la révolte : c'est une part de l'expérience humaine prise en charge par le corpus biblique. Pensons aux psaumes de lamentations, à la révolte de Job, au scepticisme du Qohélet, au cri de Jésus sur la croix.

Ou encore *une lecture coupée de la grande Tradition*. L'Écriture est-elle si claire ? si facile à lire ? Manifestement non. Et c'est pourquoi l'aide de l'Église,

9 • De *Doctrina christiana*, I, 36,41.

10 • Voir l'article de **Véronique Lecaros**, aux pp. 14-18 de ce numéro.

des exégètes et de la communauté des croyants est nécessaire. J'aime citer la réponse donnée un jour par François de Sales à un jésuite qui l'interrogeait à propos de la suffisance de l'Écriture (thèse des Réformateurs) : « J'aimerais donc mieux avouer que l'Écriture est très suffisante pour nous instruire de tout, et dire que l'insuffisance est en nous, qui, sans la Tradition et sans le magistère de l'Église, ne saurions nous déterminer sur le sens qu'elle doit avoir. »¹¹ Ailleurs il ajoute que « l'esprit de l'homme est obscur et comme une chouette ne peut voir cette clarté ».¹² Ajoutons que l'Église elle-même est soumise à l'Écriture. Seule la recherche de la vérité et le débat lui permettent à elle aussi de ne pas utiliser l'Écriture et de se laisser convertir et renouveler par elle.

Lectio divina

Nous vivons un moment d'intégration du savoir en exégèse. Si on veut vraiment lire la Parole de Dieu, une approche technique ne suffira pas, mais une lecture exclusivement affective, ponctuelle et utilitariste non plus. La Parole de Dieu console et nourrit, mais elle est aussi un glaive à double tranchant (Ap 1,16 ; He 4,12). Le désarroi contemporain est un appel aux chrétiens : à eux d'écouter cette Parole et de la faire entendre dans toute sa richesse et son tranchant, pas seulement dans le culte mais aussi dans la gestion de nos sociétés, dans la recherche de la justice et de la paix.

Heureusement, dans nos pays aussi, de nombreux groupes d'étude biblique apprennent et pratiquent une lecture attentive, informée et croyante de la Bible. Mentionnons également ceux qui participent à l'École de la Parole, où les textes bibliques sont à la fois étudiés, écoutés et priés et où la lecture de chacun s'enrichit et se corrige à l'écoute de celles des autres. Par cette *lectio divina*, l'Esprit saint lui-même tisse un réseau de communion d'écoute et de prière en vue d'une vie évangélique au cœur du monde.

Enfin, il serait injuste d'oublier de mentionner l'homélie, puisque la liturgie est le premier lieu d'écoute et de réception de la Parole de Dieu. Si le prédicateur prend soin d'écouter en profondeur la vie du monde et la Parole de Dieu, il pratiquera aussi une *lectio divina* pour les fidèles, les préparant à recevoir et à devenir Corps du Christ et parole d'espérance pour notre temps.

J.-M. P.

Initiation aux Exercices spirituels

*Entendre aujourd'hui
les appels du Christ*

**Samedi 5 novembre 2011,
de 09h30 à 18h30,**
Institut œcuménique,
Château de Bossey, Céligny

Inscriptions : gaetane.walckiers@gmail.com
Informations : louischristiaens@hotmail.com

11 • « Lettre au P. de Bonivard » (1609), in **François de Sales, Œuvres complètes**, t. XIV, Annecy, Visitation d'Annecy 1906, pp. 191-192.

12 • « Lettre à un Gentilhomme » (1619), *ibid.*, t. XVIII, pp. 403-404.

Exister à travers la Bible

Les évangéliques en Amérique latine

●●● **Véronique Lecaros**, Toulouse
Théologienne

En Amérique latine et ailleurs, les groupes évangéliques fleurissent, recrutant principalement parmi les pauvres. Des analphabètes quittent le catholicisme de leurs ancêtres, abandonnent médailles, croix et images, pour se convertir à un christianisme fondé sur un livre, la Bible, qu'ils ne peuvent pas déchiffrer. Comment comprendre ce paradoxe ?

En octobre 2008, reconnaissant mal cerner un phénomène aux multiples facettes, la croissance des « sectes », les évêques réunis à Rome pour le Synode des évêques sur la Parole de Dieu (*Verbum Domini*) demandèrent au Saint-Siège d'engager des recherches sérieuses sur le sujet : « Nous sommes profondément préoccupés par la croissance et les changements du phénomène des sectes. De fait, les sectes de différentes origines semblent offrir une expérience de la proximité de Dieu dans la vie de la personne et promettent un bonheur illusoire par l'intermédiaire de la Bible, souvent interprétée de manière fondamentaliste. [...] Nous demandons au Saint-Siège d'étudier, en collaboration avec les Conférences épiscopales et les structures compétentes des Eglises orientales catholiques, le phénomène des sectes dans sa dimension mondiale et ses retombées également locales » (proposition n° 47).

La préoccupation des évêques est compréhensible, comme en témoigne la situation en Amérique latine. Au Pérou, les « évangéliques » (comme les Latino-Américains appellent communément les groupes chrétiens parmi lesquels prédominent les pentecôtistes et les néo-pentecôtistes) sont pas-

sés en une quarantaine d'années d'une minorité insignifiante à 20 % de la population.¹ Dans certains pays comme le Guatemala, ils représentent même 30 à 40 % de la population.

Ces groupes recrutent surtout parmi les pauvres ou les classes urbaines émergentes. La Bible, suivant la tradition protestante du *Sola Scriptura* (par l'Écriture seule), constitue leur seule référence. Au nom des guérisons accomplies par le Christ et ses apôtres, les pasteurs promettent à leurs adeptes la santé et la solution de leurs problèmes. C'est donc à juste titre que les évêques soulignent l'instrumentalisation de la Bible, lue de manière « fondamentaliste » pour « promettre un bonheur ». Cependant le rôle de la Bible ne se limite pas à une justification de certaines pratiques ou à une habile manipulation, selon la perspective adoptée. La Bible devient pour les évangéliques un compagnon de route de tous les instants.

1 • Véronique Lecaros présente ici les conclusions d'une recherche qu'elle a menée à Lima en vue de son doctorat en théologie (thèse soutenue en avril 2011), conclusions qui pourraient s'appliquer, avec des nuances, à d'autres zones géographiques affectées par le même phénomène, en particulier l'Afrique.

Comme le démontre l'exégèse moderne, la plupart des textes de la Bible conçus pour être facilement mémorisés proviennent de traditions orales, fixées par l'écrit après plusieurs siècles de colportage par des conteurs ou des prédicateurs. Ils peuvent donc facilement retourner à leur forme initiale orale, sans « violence » faite aux textes. C'est particulièrement vrai des récits d'aventure de personnages de l'Ancien Testament (AT), des paraboles et des proverbes.² En revanche, les arguments théologiques, tels ceux que développe l'Épître aux Romains, restent impénétrables pour la culture orale.

Traditions orales

Or la plupart des homélies évangéliques reprennent les passages de la Bible provenant de la tradition orale. Les pasteurs, qui sont tous bien formés à la rhétorique, racontent les histoires exemplaires de l'AT, les mettent en scène, faisant des parallèles avec des situations de vie de leur auditoire. De cette manière, elles deviennent compréhensibles pour des Latino-Américains du XXI^e siècle. Ils ont aussi grand recours aux livres sapientiaux, retrouvant la veine de sagesse populaire qui les a vus naître. Les livres des Proverbes et des Psaumes, ainsi que

les sentences du Christ ou les formules condensées de saint Paul occupent une place privilégiée dans leur répertoire.³ Par ailleurs, la plupart des chants de louange dans les cultes consistent en quelques versets de la Bible répétés en boucle, extraits des hymnes et surtout des Psaumes. Ces chants accompagnent même la vie des fidèles, à travers les diffusions des radios évangéliques, fond sonore à leurs activités. L'usage que les évangéliques font des hymnes et tout particulièrement du livre des Psaumes rejoint ainsi celui pour lequel ils ont été composés. Ils redeviennent prières individuelles, accompagnant le croyant dans ses souffrances, ses interrogations, ses joies, jouant un rôle d'exorcisme, exprimant, modulant la plainte et affirmant la bienveillance de Dieu contre toute espérance face au drame.

Ces courts versets transformés en louange ont une vertu incantatoire. Selon l'expression de A. Corten, la plainte venue « des maux sociaux vécus individuellement se fond dans la lamentation des psaumes fournissant un archétype collectif ».⁴

Bible et mise en index

L'appropriation de la Bible par les évangéliques ne se limite pas à un reformatage du texte en version orale. Les pasteurs mettent en index la Bible. Durant leurs prêches, ils invitent leurs auditeurs à noter en cascade des versets bibliques. Des listes de référence sont produites et transmises aux fidèles. Elles sont censées apporter des réponses concrètes aux diverses situations du quotidien. Ces références se réduisent parfois à quelques mots hors contexte, mais clairs et précis.

2 • Cf. **Walter Hollenweger**, « Le livre oral. Portées sociale, politique et théologique des religions orales », in **Geneviève Pujol, Raymond Laborie**, *Les cultures populaires*, Toulouse, Privat 1979, pp. 123-134.

3 • Cf. **André Wenin**, *Le livre des louanges. Entrer dans les Psaumes*, Bruxelles, Lumen Vitae 2001, 164 p. et **André Lacocque, Paul Ricœur**, *Penser la Bible*, Paris, Seuil 2003, 480 p.

4 • Cf. **André Corten**, *Le pentecôtisme au Brésil : émotion du pauvre et romantisme théologique*, Paris, Karthala 1995, p. 98.

Dans cette « mise en index » de la Bible, le texte reste certes indispensable, mais il est utilisé dans un cadre de communication à prédominance orale : les références sont insérées dans des situations concrètes, à la manière des dictons, acquérant ainsi une dimension existentielle. Les croyants peu versés dans la lecture s'approprient ainsi le texte écrit de la Bible.

Selon les termes du théologien A. Anderson, « la plupart des pentecôtistes développent une compréhension expérimentale plutôt que littérale de la Bible. [...] Cette interprétation expérimentale, telle qu'elle est priée, chantée, dansée, prophétisée et prêchée dans le culte pentecôtiste, implique une compréhension de la Bible du bas de la société, là où les gens ordinaires peuvent interpréter la Bible dans la perspective de leurs propres expériences et luttes. [...] Ils croient que la Bible a les réponses à leurs besoins concrets, tels que maladie, pauvreté, faim, oppression, chômage, solitude, mauvais esprit et sorcellerie. »⁵

Cette « mise en index » élaborée par les pasteurs est une manière très efficace de contrôler les entrées dans la Bible, tout en donnant l'impression de fonder ses dires sur la Bible. Les collections de références permettent d'avoir des réponses toutes prêtes sur des questions épineuses (homosexualité, alcool, vénération des saints...). Par exemple, à propos de l'usage de la boisson, la référence obligatoire est à la mésaventure de Noé qui, ivre, se dénude honteusement dans la tente familiale (Gn 9,20-27) ; en revanche, les conseils de saint Paul à Timothée ne figure pas dans les index : « Cesse de ne boire que de l'eau : prends un peu de vin, à cause de ton estomac et de tes fréquents malaises » (1 Ti 5,23).

La Bible présentée sous forme de collection de listes de citations est un moyen de présenter et de justifier certaines règles de vie comme voulues par Dieu. La lecture biblique des évangéliques n'est donc pas individuelle et littérale, elle est guidée et orientée par les pasteurs. Ce patchwork de références recompose le texte et lui donne un sens concret, immédiat, traduisible en indications précises sur la bonne manière de vivre.

De la vue à l'ouïe

Le constat est étonnant : la Bible ne joue aucun rôle dans le catholicisme populaire traditionnel (au moment de l'implantation du catholicisme et de la formation des traditions populaires, la Bible était peu lue, voire pas lue par les catholiques) ; or, si elle est si facilement acceptée par les évangéliques, outre son caractère inspiré et divin, c'est parce que justement elle remplace les pratiques du catholicisme populaire.

Les catholiques, toutes classes sociales confondues, maintiennent un contact constant avec le divin par la vue et le toucher. Ils s'entourent de représentations pieuses, notamment de saints. Les Latino-Américains aiment toucher les images ou les statues, non seulement dans les églises (les saints les plus populaires ont les pieds creusés ou noircis) mais aussi dans leur quotidien : l'image est toujours à leurs côtés, accrochée au mur de leur maison ou en modèle réduit dans leur portefeuille,

5 • **Allan Anderson**, « Pentecostal and charismatic theology », in **David Ford**, *The modern theologians*, London, Blackwell 2005, p. 595.

tout contre les billets de banque. Ils s'adressent aux saints suivant les nécessités, chacun d'eux ayant sa spécialité. Les évangéliques comblent l'absence des saints protecteurs par l'usage omniprésent qu'ils font de la Bible : ils l'ont toujours auprès d'eux et, face à une difficulté, ils y recherchent solution et réconfort, soit en utilisant les index soit en l'ouvrant et en lisant le premier mot qui tombe sous leurs yeux, censé représenter la volonté divine. Par ailleurs, comme on l'a vu, des refrains religieux les accompagnent sans cesse. Un chauffeur de taxi catholique s'entoure d'images pieuses, alors qu'un évangélique écoute des cantiques à la radio. En monde évangélique, la relation avec le divin change donc de sens. De la vue ou du toucher, il passe à l'ouïe, que ce soit sous forme de chants ou de lecture des versets. Cette manière d'intégrer à sa vie les versets bibliques remplace aussi d'une certaine façon la prière du chapelet : les répétitions absorbent et pacifient l'esprit, tout en l'élevant vers l'au-delà. Curieusement, les évangéliques renversent une situation venue du moyen-âge. Le chapelet, prière des pauvres incapables de réciter les psaumes comme les moines lettrés, est éliminé au profit d'une prière des psaumes rendus assimilables.

Reconnaissance

Si la Bible peut remplacer, d'une certaine manière, les saints et les images, si la rupture n'est qu'apparente, reste une question fondamentale : pourquoi les catholiques abandonnent-ils les saints qu'ont vénérés leurs ancêtres, qui ont fait des miracles pour leur famille, pour s'attacher à un livre, la Bible ? Les motifs de cette transformation religieuse sont multiples, cependant, à partir d'une

réflexion sur la Bible, il est possible d'en comprendre certains ressorts. Dans les milieux défavorisés où prospèrent les « sectes », la Bible, telle qu'elle est pratiquée par les pasteurs, remplace les dévotions populaires, permettant un abandon des traditions ancestrales sans rupture traumatique. Par ailleurs, en syntonie avec les aspirations profondes de ceux qui sont marginalisés dans des sociétés très inégalitaires et bien souvent racistes, la Bible devient un moyen et un symbole de reconnaissance et de promotion sociale. La différence entre catholicisme populaire et évangélisme s'exprime en effet en termes de « reconnaissance ». Dans un contexte urbain marginal où dominent le chômage et la violence, les habitants sont traités et se perçoivent comme des personnes insignifiantes, voire inutiles. La reconnaissance qu'ils reçoivent au sein des groupes évangéliques transforme leur perspective existentielle.

Procession de la Vierge de Asunta, Pérou



La Bible « dignifie » l'évangélique. Elle lui ouvre l'accès à la parole. Cette manière d'aborder la Bible pulvérise les distinctions entre culture orale populaire et culture écrite savante, et égalise les croyants. Il n'est pas besoin de savoir lire, écrire, d'aller à l'université pour pouvoir prendre la parole et mériter d'être écouté. Chacun, par la méthode évangélique, peut s'appropriier la Bible. Le livre lui-même devient source de fierté : par lui, le semi-illettré pénètre dans le monde de l'écrit qui lui était jusque-là refusé et lui paraissait impénétrable.

Si l'entrée dans la Bible est facilitée, elle requiert malgré tout des efforts ; il y a des degrés d'appropriation de la Bible. Les évangéliques s'efforcent donc d'améliorer leurs capacités en lecture : le taux d'analphabétisme baisse en milieu évangélique.⁶

Un évangélique qui a bien étudié peut littéralement transformer son discours en une mosaïque de citations très appréciées et valorisées par ses pairs. La Bible ainsi mise à disposition des pauvres sans instruction représente un moyen de promotion et de reconnaissance sociale. En quelques mois, un évangélique assidu se sent prêt à discuter avec quiconque de doctrine et de vérité. Plusieurs prêtres nous ont fait remarquer, avec étonnement, l'audace des évangéliques : certains illettrés n'hésitent pas à les entreprendre sur des questions de foi et à leur tenir tête. Cependant, il ne s'agit pas seulement d'acquérir un certain savoir biblique et de développer des dons d'orateur. L'évangélique formé devient un prosélyte actif auprès de ses proches. S'il est au chômage ou travaille au noir dans le quotidien, sa situation s'inverse dans les groupes évangéliques : il est un employé de Dieu à plein temps ;

encore mieux, il peut espérer, s'il s'applique, devenir un leader et pourquoi pas un pasteur.

Dimension existentielle

Sur la base de ces quelques réflexions, reprenons la proposition des évêques lors du Synode sur la Parole de Dieu. Outre une étude sérieuse du phénomène, ils envisagent, « pour s'opposer à l'attraction des sectes et du fondamentalisme », de développer une « herméneutique vitale correcte des pages bibliques » et d'encourager la formation de « groupes de partage et de méditation ».⁷

Proposer des cours sur la Bible ou des groupes de réflexion est une excellente initiative : dans toutes les paroisses latino-américaines, les sessions d'étude biblique ont le vent en poupe. Cependant il ne suffit pas de montrer les contradictions auxquelles conduit une lecture fondamentaliste de la Bible : il ne s'agit pas de prouver que le vin n'a jamais été interdit. « Pour s'opposer à l'attraction des sectes et du fondamentalisme », l'herméneutique devrait aussi tenir compte de la dimension existentielle que revêt l'appropriation de la Bible par les évangéliques.

V. L.

6 • Cf. **André Corten**, p. 67.

7 • Il ne faut pas oublier que la théologie de la libération, appliquée sur le terrain, a déjà développé ses propres méthodes de lecture et d'interprétation de la Bible, dans le contexte social particulier des pauvres des pays latino-américains. Il est intéressant aussi de noter que la présence des évangéliques en Amérique latine s'est principalement développée après que Rome eut formulé des jugements acerbes contre la théologie de la libération et ses théologiens. (n.d.l.r.)

Anglicans convertis

Un pas vers la diversité

●●● **Philippe Gardaz**, Lausanne

Avocat, spécialiste du droit ecclésiastique¹

Pour la première fois depuis la Réforme, l'Eglise catholique romaine est confrontée à des conversions volontaires de groupes de fidèles. Certes, au cours des vingt-cinq dernières années, bon nombre de fidèles anglicans se sont déjà convertis. Près de mille membres du clergé anglican ont rallié l'Eglise catholique romaine et près de cent cinquante d'entre eux, mariés ou non, ont été (ré)ordonnés prêtres. Mais ce qui se passe actuellement est d'un autre ordre : des groupes organisés de fidèles, évêques, prêtres et laïcs, ont pris l'initiative de demander à être accueillis en tant que personnes certes, mais en tant que personnes groupées.

Cette démarche a débouché sur une réponse tout à fait remarquable du Saint-Siège qui, loin de prévoir l'intégration pure et simple de ces nouveaux fidèles dans les structures diocésaines et paroissiales existantes, a imaginé puis mis en place une structure particulière sur mesure : les ordinariats personnels pour anglicans convertis.

Un évêque par territoire

Les catholiques occidentaux voient trop souvent l'Eglise comme universelle uniquement, les diocèses n'étant que des subdivisions de celle-ci. Ils méconnaissent encore largement, cinquante ans après Vatican II, la nature fondamen-

tale des diocèses, qui sont les « Eglises particulières, formées à l'image de l'Eglise universelle, dans lesquelles et à partir desquelles existe l'Eglise catholique... » (LG 23).

La vision centraliste de l'Eglise amène naturellement à penser qu'il y a en chaque lieu un et un seul « délégué de Rome », pasteur de tous les fidèles d'un certain territoire. Mais, au-delà de certaines apparences, l'évêque diocésain n'est évidemment pas un tel préfet-délégué : dans le cadre de la communion hiérarchique avec le chef et les membres du collège épiscopal, il dispose du pouvoir propre, et non délégué, nécessaire à l'exercice de sa charge pastorale.

En outre, il n'est pas nécessairement, dans une région déterminée, le seul évêque, chef de communauté locale, en communion avec l'évêque de Rome. Nous avons de la peine à l'imaginer dans l'Eglise latine, mais une pluralité d'évêques au même endroit est usuelle dans les Eglises orientales uniates, c'est-à-dire unies au siège de Pierre. Ainsi, pour Antioche, il y a un patriarche syrien, un patriarche grec-melkite et un patriarche maronite ; à Beyrouth, il y a un archevêque arménien, un archevêque

La conversion, c'est un ralliement, un alignement diront certains. N'est-ce pas l'exact contraire de la diversification ? A première vue, oui. Mais, pour les groupes d'anglicans rentrant maintenant dans la pleine communion de l'Eglise catholique romaine, il faut y regarder de plus près. Une analyse attentive aboutit en effet à une conclusion paradoxale et porteuse d'espoir pour l'ensemble de la communion catholique.

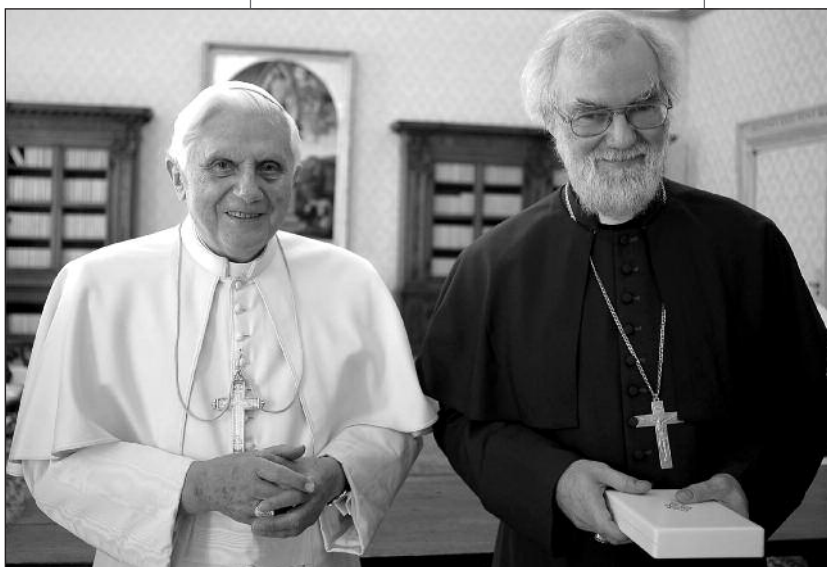
1 • Philippe Gardaz est président du conseil de l'Institut de droit des religions de l'Université de Fribourg. (n.d.l.r.)

églises

grec-melkite, un archevêque maronite, un évêque chaldéen et un vicaire apostolique latin, tous en communion avec le pape et les évêques catholiques romains. L'image, le concept d'un seul évêque diocésain par territoire n'est qu'un état de fait, un usage de l'Eglise latine. Il connaît d'ailleurs des exceptions.

Bon nombre de pays - la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, ou encore les Pays-Bas, le Canada, l'Espagne ou la Grande-Bretagne par exemple - ont en effet un diocèse aux armées ou ordinariat aux armées ou ordinariat militaire, c'est-à-dire un diocèse regroupant les militaires où qu'ils se trouvent et leurs familles, ainsi que les personnels civils de la défense envoyés à l'étranger. La Suisse ne connaît pas cette institution car les militaires y sont des miliciens résidant en Suisse, qui ne sont pas durablement sous les drapeaux. Pour les diocèses militaires, qui ne sont pas liés à un territoire, c'est le statut personnel des fidèles et non leur lieu de résidence qui est déterminant.

Benoît XVI et Rowan Williams, archevêque de Canterbury (Rome 2009)



On peut encore évoquer le statut de la prélatrice personnelle, qui regroupe, indépendamment d'un territoire, des prêtres et des diacres pour accomplir, avec le concours de laïcs, des tâches pastorales ou missionnaires particulières en faveur de diverses régions ou de divers groupes sociaux (can. 294 ss CIC). Il n'en existe qu'une seule : la prélatrice personnelle de l'Opus Dei. Malheureusement, par son extension mondiale, celle-ci donne l'image d'un diocèse universel, d'une Eglise parallèle, même si elle n'intervient en un lieu déterminé qu'avec le consentement préalable de l'évêque de ce lieu.

Le monolithisme de l'Eglise latine n'est pas entamé par l'existence de diocèses militaires, ni par l'Opus Dei. Elle vit dans l'idée, au moins implicite, qu'il n'y a qu'un (seul) évêque ayant juridiction dans chaque territoire.

Une structure sur mesure

Par la Constitution apostolique *Anglicanorum coetibus*, publiée en novembre 2009, le Saint-Siège a prévu, dans le cadre territorial d'une conférence épiscopale déterminée, la constitution d'ordinariats. Il s'agit de quasi-diocèses qui regroupent les fidèles, clercs et laïcs appartenant à l'origine à la communion anglicane et à présent en pleine communion avec l'Eglise catholique romaine, ainsi que les fidèles qui recevront les sacrements de l'initiation (baptême, confirmation, eucharistie) dans le cadre d'un tel ordinariat.

Ce sont donc des structures créées pour durer et non des communautés transitoires, des groupes d'acclimatation destinés à disparaître une fois l'assimilation des néoconvertis accomplie. Le but visé est, au contraire, de permettre aux anglicans convertis de conserver les traditions liturgiques, spirituelles et pastorales anglicanes et d'éviter ainsi qu'ils se « noient » dans le troupeau des catholiques anglo-saxons. Il y a bien « retour à Rome », mais aussi volonté de Rome de préserver, de favoriser l'identité spirituelle originelle des nouveaux convertis.

Un tel statut n'a rien de révolutionnaire, car le Code de droit canonique, plus souple qu'on veut bien le dire, prévoit la possibilité, là où l'intérêt s'en fait sentir, d'ériger sur un territoire déterminé des Eglises particulières distinctes par le rite des fidèles ou pour toute autre raison semblable (can 372 § 2 CIC).

Concrètement, un premier ordinariat personnel pour les anglicans convertis d'Angleterre et du Pays de Galles a été créé au début de l'année 2011. Le Saint-Siège n'a pas placé à la tête de ce quasi-diocèse un ancien ecclésiastique anglican converti depuis plusieurs années et célibataire, qui aurait pu dès lors être élevé à l'épiscopat. Non. Il a préféré nommer un ancien évêque anglican, marié et père de famille, le révérend Keith Newton, récemment converti au catholicisme et ordonné prêtre catholique romain. Mgr Newton est ainsi devenu le premier prêtre marié membre d'une conférence épiscopale. Le respect des convertis et la volonté de maintenir leur identité anglicane est manifeste. Rome institutionnalise et légitime ainsi la diversité dans l'Eglise latine.

Vers une plus large diversité ?

Tout cela a été concocté par la Congrégation pour la doctrine de la foi (et non par la Congrégation pour les évêques !) dirigée par un anglophone, le cardinal Levada, qui en fut membre alors que le cardinal Ratzinger en était le préfet. On sent bien en arrière-fond la marque du pape qui, plus que personne, est conscient du décalage existant entre le large pluralisme de la communion catholique et le fort monolithisme de l'institution ecclésiale.

A travers et grâce aux ordinariats pour anglicans convertis - d'autres sont en projet en Australie et au Canada notamment -, il va (enfin) apparaître que, le dépôt de la foi étant préservé, communion et diversité sont compatibles et qu'en Occident aussi, il peut y avoir au même endroit diverses « sortes » de catholiques sans que la communion soit rompue. Cette diversité des communautés peut aussi être l'amorce d'une diversité des disciplines, par exemple quant à l'ordination d'hommes mariés. Saisir l'occasion de conversions pour promouvoir la diversité, c'est aussi réjouissant que paradoxal. Benoît XVI n'a pas fini de nous surprendre. Mais comme le remarquait avec humour un évêque diocésain romand, il y a un problème : la Conférence des évêques anglais va-t-elle ou non inviter M^{me} Newton à sa prochaine sortie annuelle ?

Ph. G.

Asile : renvois forcés

La FEPS critiquée par sa base

●●● **Anne Buloz**, Bernex
Journaliste, « Protestinfo »

La Fédération des Eglises protestantes de Suisse (FEPS) a annoncé à la mi-juin avoir accepté un mandat qui l'engage à assurer durant six mois l'observation des vols de retour forcés de requérants d'asile déboutés. Une mission délicate qu'elle a acceptée afin d'améliorer leurs conditions. Nombreux sont les militants qui ne comprennent pas cette démarche, qu'ils jugent contradictoire avec son engagement en faveur de l'asile.

Alors que le CICR a refusé le mandat de l'Office fédéral des migrations (ODM), l'organisme faîtière des protestants a choisi de l'accepter. Les observateurs de la FEPS surveillent le transfert du centre de détention, les préparatifs du vol et la remise aux autorités locales.¹ « Ils feront leur rapport à la fin de l'année. Ils diront par exemple si c'est acceptable que des personnes soient entravées au point de ne pouvoir ni bouger ni parler, si c'est la seule solution et si elle est digne d'un Etat de droit. Ils feront des recommandations pour que ce qui peut être amélioré le soit. Si cela ne fonctionne pas à la fin de l'année, alors ce sera l'échec du projet », explique Simon Weber, directeur de la communication de la FEPS.

Et de regretter l'amalgame fait par certains opposants à cette décision : « Ils confondent souvent deux choses : le renvoi et l'observation de quelque chose qui existe. Lorsque la loi a été acceptée en votation populaire, nous avons précisé vouloir nous assurer concrètement de la manière dont les choses se passent. »

Médiation et modération

La FEPS aide ainsi à mettre en application une loi qu'elle avait pourtant combattue lors de la votation : « Personne ne s'est bousculé au portillon pour le

faire. C'est un dossier délicat, la situation de ces personnes est extrêmement difficile et pénible. Le Conseil de la FEPS a accepté le rôle de médiation et de modération au nom de l'être humain et de la défense de ses droits. L'objectif de ce projet-pilote est de mettre en place une autorité afin que les choses s'améliorent, pour que les conditions de ces gens qui sont dans une situation détestable soit au moins digne des droits de l'homme et d'un Etat de droit. »

Une explication qui ne convainc pas Nicole Andreetta, collaboratrice à l'aumônerie genevoise œcuménique auprès des requérants d'asile (AGORA). Elle juge cette implication contraire au document *Aux côtés des réfugiés*, rédigé en 1985 par les Eglises réformée et catholique et par la communauté israélite : « Depuis, elles ont réaffirmé à trois reprises leur engagement de maintenir un espace pour le respect de la dignité humaine. Les moyens pour renvoyer les personnes venues en Suisse chercher de l'espoir sont disproportionnés et sans respect de la dignité humaine. »

1 • Le premier des quinze vols de retours forcés qui seront observés d'ici fin 2011 a déjà eu lieu.

N. Andretta pense que ce n'est pas le rôle des Eglises de veiller à ce que les retours forcés se passent bien : « Pour moi, c'est incompatible avec l'engagement de l'Eglise au côté des réfugiés et contraire à son éthique. Les Eglises doivent conserver leur liberté d'expression pour être une force d'interpellation. » Pour S. Weber, par contre, l'un n'empêche pas l'autre : « La FEPS est favorable aux gens démunis et en position de faiblesse et le fait régulièrement savoir lors des élections fédérales. Notre rôle est de veiller à la dignité des personnes renvoyées. L'expérience allemande, où l'Eglise mène des missions d'observation depuis dix ans, montre que cela a permis une plus grande transparence. »

Quid de la consultation ?

Opposée à cet engagement sur le fond, Antoinette Steiner Delacrétaz, aumônière du Centre d'enregistrement et de procédure (CEP) de Vallorbe, en refuse également la forme. « Cela a été fait sans aucune concertation avec les acteurs de terrain. Aucun de mes collègues travaillant dans les aumôneries de l'aéroport ou des centres d'enregistrement n'a été consulté. Cela me pose problème et m'inquiète sur un fonctionnement de l'Eglise qui n'est pas démocratique. La tradition réformée prend en compte la base et permet un débat ouvert. »

Avec d'autres aumôniers, elle a écrit au chargé de migration à la FEPS afin de lui faire part de leur interrogation : « Nous souhaitons que le débat qui n'a pas eu lieu soit mené maintenant. Personnellement, je ne comprends pas du tout cette décision, qui m'a beaucoup choquée. Les Eglises s'occupent d'êtres humains et sont toujours du côté des

gens marginalisés. Dans ce sens, c'est donc bien qu'elles aient une opinion. Je ne pense pas qu'elles puissent être neutres, c'est pourquoi être observateur me paraît être une position extrêmement difficile. »

A. Steiner Delacrétaz pense que ce n'est pas aux Eglises d'assumer ce rôle : « J'ai face à ce choix un peu le même réflexe que face à une exécution capitale. Est-ce que l'Eglise devrait y assister pour s'assurer que l'exécution a lieu dans les meilleures conditions et que le condamné ne souffre pas trop ou devrait-elle être devant la prison pour protester ? Je ne suis pas d'accord avec de tels traitements, comme le fait d'être entièrement entravé, qui ne sont pas respectueux de l'être humain. »

Pour Simon Weber, rien d'étonnant à ce que cette décision ne fasse pas l'unanimité : « Cela paraît normal, dans un dossier aussi délicat, que tout le monde ne soit pas du même côté. Beaucoup de gens, dont des gens d'Eglise, m'ont dit qu'avoir accepté ce mandat est absolument remarquable et courageux de la part de la FEPS. » Un avis que partage Walter Schmid, membre du conseil de fondation de l'Entraide protestante suisse : « La FEPS a eu raison. Les Eglises s'engagent aux côtés des réfugiés pour qu'ils aient un traitement digne et elles doivent continuer à s'y intéresser lorsque les plus vulnérables, ceux qui n'ont plus de statut, sont expulsés. C'est cependant important, pour que cet engagement ait un sens, qu'elles puissent revendiquer leur indépendance et se montrer critiques. C'est ma seule réserve. »

A. B.

Les agences de notation

Du pouvoir aux responsabilités

●●● **Etienne Perrot s.j.**, *Carouge*
 Economiste, professeur au Centre Sèvres
 et à l'Institut catholique (Paris)

L'avalanche récente de mauvaises notes décernées à des Etats par les agences de notations a entraîné des conséquences calamiteuses en termes économiques et sociaux. La responsabilité de ces agences est à la mesure du pouvoir qu'on (les médias en particulier) veut bien leur prêter...

Début août, la légère dégradation de la note de la dette américaine à moyen terme par l'agence *Standard and Poor's* a provoqué quelques remous. Sur les marchés boursiers, d'abord, mais, immédiatement après, de la part du gouvernement qui a contesté la manière dont l'agence avait oublié de comptabiliser 2000 milliards de dollars de rentrées fiscales. La dégradation des notes de la Grèce depuis quelques mois, la menace similaire pesant sur le Portugal et l'Espagne, et, au début de l'été, la simple rumeur sur l'Italie (confirmée le 20 septembre dernier par une baisse de sa note) ont suffi à provoquer les protestations et le maelström boursier que l'on sait.

L'importance mondiale des agences de notation entraîne des responsabilités dont les médias financiers semblent ne pas avoir conscience. C'est pourquoi je distinguerai différentes responsabilités en précisant quatre points : les enjeux, le travail de notation, l'encadrement des agences et la responsabilité des médias.

Les discussions récentes sur les notes à l'école donnent une toute première idée des enjeux de la notation financière. La note stigmatise l'élève, qui sera vu différemment par ses condisci-

ples, par ses parents et par ses professeurs, sans parler du jugement porté sur soi-même. Du coup, ses conditions de travail et ses résultats en seront modifiés. Les agences de notation financière, pour leur part, attribuent une note aux reconnaissances de dette émises par les entreprises ou par les collectivités publiques. La meilleure note est *triple A* : le créancier n'a pas de souci à se faire quant au remboursement et au paiement des intérêts. La pire note est, selon les agences, *triple C* ou encore *D* : le débiteur est en cessation de paiement.

Enjeux économiques

Ces notes ont une influence sur le prix à payer par le débiteur pour obtenir l'argent convoité. Plus la note est basse, plus élevé est le taux d'intérêt à payer. (En fait, le taux à court terme n'a pratiquement pas bougé pour les Etats-Unis après la notation de *Standard & Poor's*, faute d'emprunts concurrents plus attractifs.)

Comme un malheur n'arrive jamais seul, l'intérêt élevé se répercute à la baisse sur la valeur des créances de même type émises antérieurement par

le même débiteur. C'est ainsi que la Chine et le Japon, qui détiennent une grosse quantité de créances américaines sous la forme d'obligations d'Etat ou de bons du Trésor, craignent la dégradation de la dette de l'Oncle Sam. Les effets d'une dégradation sont souvent très rapides. D'autant plus que, à la différence d'un ménage qui emprunte pour payer sa maison à crédit, les collectivités publiques et, dans une moindre mesure, les entreprises renouvellent constamment leurs emprunts ; car elles remboursent leurs dettes par emprunt. Bref, une dégradation de la dette d'un pays pèse sur le budget, faisant supporter au contribuable un poids plus lourd qui freine la relance économique et rend plus difficiles les remboursements ultérieurs.

Naissance d'un soupçon

Le public imagine une agence de notation comme une sorte de juge intègre qui établit scrupuleusement les chiffres, puis applique des critères objectifs, pour fournir enfin une note indiscutable. Il n'en est rien. En témoignent d'emblée les petites différences entre agences pour une même créance.

Bien avant *Standard & Poor's*, une agence chinoise avait dégradé la note des créances publiques américaines. Mais cela était passé presque inaperçu car cette notation provenait d'une petite agence, chinoise de surcroît, et non de l'une des trois plus importantes qui dominent le marché de la notation. *Standard & Poor's*, *Moody's* et *Fitch* sont des entreprises privées, toutes trois d'origine américaine (la dernière étant passée en décembre 1997 sous le contrôle du holding français *Fimalac*). A elles trois, ces agences détiennent,

selon les types de produits, entre 95 % et 99 % du marché mondial de la notation.

Le soupçon de notations fallacieuses n'est pas sans fondement, comme le rappellent les scandales du début du millénaire : Enron en 2001, Worldcom en 2002, produits structurés en 2007, la banque Lehman Brothers, classée dans la catégorie A quelques mois avant sa faillite en octobre 2008, le crédit de la Grèce, encore surévalué au début de l'année 2010, puis dégradé alors même qu'un processus de restructuration était en cours, ce qui procède d'une déontologie douteuse.

L'influence de l'information et de la médiatisation sur la marche des affaires financières rend attentives les autorités publiques aux conflits d'intérêts inhérents à la notation financière. Lorsque le contrôleur est payé par le contrôlé, neutraliser le conflit d'intérêt est chose d'autant plus difficile qu'une évaluation est une opération longue et coûteuse. Cette opération est généralement financée par l'emprunteur, premier intéressé car il y trouve le moyen de calculer au plus juste le coût de son emprunt.

Relativité des sciences financières

Les notations reposent sur des analyses sérieuses mais quelles que soient l'intégrité des analystes, la précision des comptabilités, la complexité des modèles économiques et la puissance de calcul des outils informatiques, le résultat s'interprète en fonction des risques perçus. Et l'interprétation, inhérente au monde financier, conjugue nécessairement cohérence et point de vue particulier.

La finance, commerce des valeurs futures, repose à la fois sur la prévision et la prospective. La prévision relève d'une discipline scientifique. A partir de constats passés, des relations sont établies en probabilité entre différents indicateurs. L'hypothèse indispensable pour de tels calculs est la stabilité du système économique, financier et politique, qui ne remet pas fondamentalement en cause ces relations. Il est alors possible de prévoir la capacité future de l'emprunteur.

Si la prévision présente une certaine rigueur scientifique, la prospective, en revanche, n'a rien de scientifique. Elle consiste à imaginer des changements dans les structures économiques, politiques et financières, et, de là, à élaborer des scénarios qui esquissent un état de la situation future. Les raisons présentées par *Standard & Poor's* début août pour abaisser la note des USA de AAA à AA+ en sont l'illustration : le programme voté par le Congrès américain est, selon l'agence, « insuffisant pour stabiliser la dette des Etats-Unis à moyen terme ». Le commentaire de l'agence dénonce « le fossé entre les

partis politiques » et le flou de la politique américaine, jugement qui n'a rien de particulièrement scientifique.

L'analyse sur laquelle repose la notation ne peut malheureusement pas se passer de prospective, ne serait-ce qu'en faisant l'hypothèse que rien de fondamental ne changera. Ainsi toute note financière est relative, ce qui ne veut pas dire fausse ou inutilisable, car elle résume en un chiffre des indicateurs pondérés selon des modèles économiques à base de probabilités. Ce qui ne va jamais sans *a priori*, notamment quant aux lois utilisées pour décrire les dispersions statistiques.

Les spécialistes parlent en outre de « biais de spécification » (car la liste des variables pertinentes n'est jamais exhaustive), auxquels s'ajoutent des « biais de simultanéité » (car la plupart des modèles financiers utilisent des variables décalées dans le temps). Les scénarios reposent sur l'intuition et l'imagination des analystes et ne diffèrent de la science-fiction que par leur soumission aux contraintes notifiées par les sciences et leur visée globale. Cette visée globale est en contradiction avec la démarche analytique sous-jacente à la notation. L'analyse suppose en effet que l'on puisse mettre en valeur certaines variables jugées pertinentes et des relations suffisamment stables pour permettre une anticipation raisonnée. Ce que la prospective ne permet pas.

C'est cette exigence à la fois scientifique et éthique qui manque aux universitaires stipendiés par les organismes publics ou les banques. Ils ne voient pas que le côté scientifique de leur analyse impose que, pour chaque étude publiée, soit annoncé qui a payé. Ce qui équivaut à dire à quelle question précise ils ont voulu répondre. Seule la naïveté ou la mauvaise foi intéressée



veut faire croire que les analyses économiques et financières sont indemnes d'a priori idéologique sous prétexte que le signataire est un universitaire renommé.

Le statut privé des agences n'est pas en cause : une agence publique ne serait pas moins à la merci des pressions de tous ordres. D'autant plus que la finance et la politique, comme larrons en foire, manient le même matériau de base, les promesses. La déontologie professionnelle et la multiplication des procédures de contrôle, aussi nécessaires soient-elles, montrent assez vite leur limite. Les comptabilités tenues au cordeau ne disent pas tout de la santé financière d'une entreprise ou d'un pays. Car une comptabilité n'est qu'une interprétation économique, parmi d'autres possibles. La voie prometteuse reste une saine compétition.

En dépit des réglementations récentes ouvrant plus largement la profession aux nouveaux arrivants, et même en supposant que se réalise un jour l'idée d'une agence de notation européenne, l'« effet de réseau », comme dans le *show business*, maintiendra longtemps la prépondérance des trois grandes. Car l'effet de réseau favorise les acteurs déjà en place : le client trouve une certaine sécurité à s'adresser à un fournisseur connu, même si la prestation n'est pas la meilleure proposée sur le marché.

Pour contrer l'effet de réseau, certaines propositions soucieuses de l'intérêt commun dans l'Europe financière visent à obliger les institutions qui sollicitent l'épargne publique dans l'UE, à obtenir une notation auprès d'une telle agence européenne. A défaut d'un statut proche de celui qu'ont en France les Commissaires aux comptes, une procédure assez simple (et qui ne dépendrait pas uniquement de la bonne volonté des

agences professionnelles concernées) pourrait neutraliser les conflits d'intérêts : toute collectivité publique ou entreprise sollicitant la notation de son crédit ou de son produit structuré s'adresserait à un Office public ou consulaire ; cet Office désignerait l'agence de notation, lui verserait *ante factum* les honoraires, tout en communiquant aux autres agences les pièces du dossier nécessaires à la notation.

Certains observateurs préconisent même des agences de notations payées non par les entreprises et collectivités publiques en mal d'évaluation, mais relevant directement d'un Service du FMI ou de la Banque centrale européenne. Je ne suis pas certain que ces *Big Brothers* soient la panacée. Car toute organisation subit les effets des luttes de pouvoirs et les dérives dues à ses contradictions internes.

Les médias

Venons-en à la responsabilité des médias. L'agence de notation croise ratios ou documents et croit ne violenter que les claviers d'ordinateur. Il n'en est rien. D'autant plus que les informateurs financiers s'emparent de la notation comme d'un trophée non critiqué. La responsabilité de l'agence commence avec la conscience des limites de ses outils et de ses analyses. Elle se prolonge jusqu'au moment où la responsabilité des informateurs financiers prend le relais en relativisant la notation, la remplaçant dans son contexte économique, politique et social. Pour ce faire, il leur faut coûte que coûte résister à leur passion professionnelle pour le scoop.

E. P.

La puissance des mots

Avec une joie profonde j'ai découvert la couverture du dernier choisir (n° 621), Couleur femme, (...) mais j'ai été franchement déçue quand j'ai lu l'excellent article sur la Pastorale d'engendrement, écrit par une théologienne. (...) Je me suis demandée si cet article était uniquement destiné aux hommes... Il y est question d'agents pastoraux, laïcs, de théologiens, croyants, aumôniers, d'éducateurs, enseignants, de militants, d'acteur sociaux - de passeurs d'Évangile ! Je ne me suis pas du tout reconnue dans ces appellations - cet appel de participer à la pastorale d'engendrement n'était visiblement pas adressé à moi, femme, croyante, laïque, militante, actrice sociale...

La partie 7, Mission et ministères de la Compagnie, des Normes complémentaires de la Compagnie de Jésus met en exergue que la situation des femmes mérite une attention particulière dans le monde d'aujourd'hui : « Notre contribution au dépassement des structures injustes et la manifestation de notre solidarité avec les femmes comprennent entre autres : enseigner l'égalité essentielle entre hommes et femmes ; [...] favoriser une présence adaptée de femmes dans nos ministères et nos institutions et les y associer au processus de décision ; [...] user du langage "inclusif" qui convient dans les discours et les écrits » (ch. 1, § 2).

Nous savons aujourd'hui que les structures langagières sont riches de symboles, fortes de représentations ; elles induisent, font et défont, soulignent, hiérarchisent les uns et... mettent les autres entre parenthèses... Le langage ordinaire fait donc encore souvent « disparaître le féminin ». La critique du langage par les femmes est un des domaines essentiels, car d'un côté le langage représente notre réalité, mais de l'autre, il la détermine et l'influence. Le pouvoir de nommer est sans aucun doute l'une des activités humaines les plus décisives

dans son expérience et son rapport au monde. Changer des habitudes de langage peut changer de manière déterminante la perception de la réalité et amener des changements factuels.

Comment alors changer ce langage et créer un langage inclusif ? Pourquoi ne pas utiliser des noms qui sont neutres : par exemple personne, être humain, couple, écrire : théologien-ne, enseignant-e, acteur-trice-s, ou faire carrément du splitting : homme et femme, frères et sœurs, laïc et laïque, passeur et passeuse, acteurs et actrices, amies et amis ? Merci pour votre revue qui a toujours été un phare dans les combats spirituels. Qu'elle le soit aussi pour celui des femmes...

Karin Ducret, Thônex

Je désire vous remercier pour les remarquables articles sur le « genre » et sur « mourir dans la dignité » (choisir, n° 621). Nous sommes à l'époque des « démolisseurs » et je viens de percevoir mieux à quel point une maîtrise des mots et des expressions par des gens habiles peut être un outil formidable de manipulation. On pourrait s'interroger sur le succès fulgurant en quelques décennies des mots compagnon et compagne plutôt que mari et femme. Mais trouver l'expression mourir dans la dignité par les gens d'Exit et autres est une « brillante » (et inacceptable) appropriation et avoir inventé la classe des hétérosexuels (merci Madame Agacinsky !) est « génial ». Oui, nous devons lutter de toutes nos forces contre les démolisseurs, les déconstructeurs de la société et de la famille. Respecter les homosexuels est une chose, donner droit de cité à la gestation pour autrui et à l'inceste est terrifiant !

Vincent Chabaud, Genève

Une dynastie de marchands d'art

●●● **Geneviève Nevejan**, *Paris*
Historienne de l'art

Ils ne sont que 125 à être exposés au Kunsthaus de Zurich, mais ce sont véritablement les chefs-d'œuvre de la collection Nahmad qui ont été sélectionnés par Christoph Becker (directeur du musée et commissaire de cette exposition) et Helly Nahmad. Constituée par deux générations de marchands d'origine syro-libanaise, la collection Nahmad dans son ensemble compte près de 5000 œuvres exécutées par les principaux mentors de la modernité, de Delacroix à Picasso.

Le Kunsthaus peut s'enorgueillir d'une première mondiale. Les frères Joseph, David et Ezra Nahmad ont observé pendant plus d'un demi-siècle une incorruptible discrétion, se tenant toujours à l'écart des mondanités : à l'époque, pour des raisons fiscales ou par crainte du vol, la collection se pratiquait dans le silence. Cette dynastie de marchands d'art est pourtant sans doute la plus riche du monde.

Opérant sur le rythme de l'achat, principalement en salles de ventes, et de la revente, ils ont amassé des œuvres de Lautrec, Van Gogh, Monet, Renoir, Kandinsky, Malevitch, Matisse, Ernst, Giacometti et Picasso, dont ils possèdent près de 300 peintures. Véritables grossistes du marché de l'art, les Nahmad ont aussi beaucoup vendu.

Le milieu de l'art a toujours aimé les critiquer, avec une hargne certainement

teintée d'envie. Perçus comme de vulgaires commerçants ou de purs financiers qui considèrent l'art comme un investissement, on leur reproche d'acheter les œuvres sans même les voir, avant de les condamner au sommeil de leurs formidables réserves, stratégiquement situées dans le port franc de Genève. Ne sachant rien d'eux ou presque, on s'est contenté d'observer ces acheteurs farouches et opiniâtres, aux reins suffisamment solides pour faire monter les enchères.

Aventure internationale

Le portrait au vitriol dressé par les marchands, quelques collectionneurs et les médias est sans doute à nuancer, en particulier au regard de Joseph Nahmad, le frère aîné aujourd'hui âgé de 79 ans, qui a inoculé le virus de l'art à son clan. Avant lui, la fratrie n'avait guère de liens avec la peinture.

Originaires d'Alep en Syrie, leurs parents étaient de modestes banquiers séfarades, installés à Beyrouth depuis 1948. Lorsqu'à la fin des années '50, les tensions à l'égard des communautés juives devinrent plus vives, ils quittèrent le Liban pour l'Italie. Ils avaient vécu le deuil douloureux d'un de leurs fils et souhaitaient se rapprocher de Joseph, établi à Milan.

The Nahmad Collection
Au Kunsthaus de Zurich, du 21 octobre 2011 au 15 janvier 2012

expositions

Ce dernier, surnommé Farouk en raison de son train de vie et de ses extravagances, était plus préoccupé de Rolls-Royce et de stars de cinéma, comme la très belle Rita Hayworth, que du marché de l'art. A cette nuance près qu'il collectionnait en véritable amateur d'art Gauguin, mais aussi des artistes contemporains, tels que Matta ou Fontana auxquels il commandait des œuvres. Jeffrey Deitch, galeriste new-yorkais maintenant à la tête du Musée d'art contemporain de Los Angeles, lui concédait une immense culture du marché et « l'instinct de la peinture ». Il laisse un souvenir marquant, en bien comme en mal, auprès de ceux qui l'ont côtoyé. Quand, dans les années '60, la bourse et peut-être le fisc lui ont été moins favorables, il a dû vendre. Ce sont donc les circonstances qui l'ont fait se tourner vers le marché de l'art, auquel il a rapidement converti ses jeunes frères.

Ezra et David entourant leur père Hillel Nahmad, dans les années '50, à Milan



« Mon père Ezra, alors âgé de 20 ans, et son frère David, relate Helly Nahmad, découvraient un autre monde, à un âge où on a le goût de l'entreprise, la volonté de créer et, dans leur cas, la passion congénitale du travail. » La période était extrêmement propice à Milan où commençait à se manifester une demande d'artistes de niveau international. Picasso, Braque, Juan Gris, Kandinsky et Giacometti, qui deviendront le fonds de commerce des Nahmad, étaient alors plus connus en France qu'en Italie. « Mon père et son frère David ont pris contact avec la galerie Maeght et surtout avec le marchand Daniel-Henri Kahnweiler, qui a décidé de les aider en leur accordant des paiements à six mois. » De retour à Milan, en 1965, ils ouvrirent une galerie qui connut tout de suite le succès : Joseph Nahmad avait su créer un marché qui n'existait pas encore.

Par la suite, la guerre du Kippour et le choc pétrolier de 1973 provoquèrent une crise économique qui frappa durement l'Italie. Le marché de l'art ne fut pas épargné. Or les Nahmad avaient anticipé la crise en créant, dès 1971, une galerie à New York où ils décidèrent de s'installer. Allait débiter l'aventure américaine, qui fera d'eux des acteurs de l'une des futures places fortes du marché.

La fratrie avait peut-être le goût du négoce, reste que sans la passion de Joseph, leur domaine d'activité aurait été différent. David a toujours reconnu qu'il était plus féru de finance que d'art. Il abordera d'ailleurs le marché en investisseur. Au milieu des années '80, il était conscient qu'Ernst, Chirico et les Picasso tardifs étaient sous-évalués. Tout paraît simple rétrospectivement, mais il fallait tout de même de l'audace et une solide trésorerie pour acquérir ceux qui étaient considérés comme des

second best. Le coût de leurs acquisitions, autour de 100 000 à 600 000 dollars, fait tout de même rêver, à l'heure où un Van Gogh peut atteindre 82,5 millions de dollars et un Picasso 104... Helly Nahmad et son cousin ont embrassé à leur tour la carrière de marchand, l'un à Londres, l'autre à New York. Si le premier parle couramment près de cinq langues, il a passé l'essentiel de son existence en Angleterre. On ne peut leur contester un profond respect de la famille, dont Helly revendique l'héritage et les valeurs : « Pour notre famille, l'art est comme une religion qui nous a éduqués et appris à vivre. » Le galeriste londonien adhère aux grands maîtres, de Monet à Rothko, que ses oncles avaient acquis avant lui. Marchand par atavisme et amateur d'art par passion, Helly Nahmad n'a jamais ressenti de pression pour devenir marchand. Du plus lointain de sa mémoire, il a adoré l'art avant tout grâce à sa mère qui était peintre.

La fin d'une hégémonie

Sans minorer ce que lui a transmis sa famille, Helly Nahmad incarne cependant une autre génération. Formé dans le prestigieux Courtauld Institute of Art, il reconnaît avoir beaucoup « trop » vendu dans la fulgurance de sa jeunesse. La raréfaction des œuvres et un marché de l'art inflationniste dressent un paysage bien différent de celui dans lequel avait évolué son père et ses oncles. Dans les années '90, les Nahmad avaient déjà opéré une remise en question de leurs pratiques commerciales en achetant sans intention immédiate de revendre. « Enfin, reconnaît le galeriste londonien, dans un monde globalisé, on ne peut plus acheter à Paris et revendre à Londres. »

L'exposition zurichoise s'inscrit peut-être dans cette mutation obligée. « Quand je parle de notre collection, je n'englobe pas 5000 œuvres, mais deux ou trois cents... De marchand, on devient fatalement collectionneur. » Et de citer Aimé Maeght, Heinz Berggruen ou Ernst Beyeler, ces grands marchands qui ont créé leur fondation. Helly Nahmad ne songe pas à un musée, mais il n'exclut pas l'idée de prêts à long terme. Les Nahmad ont d'ailleurs été prêteurs à nombres d'institutions dans le monde. Leur collection n'avait pourtant jamais été exposée. On doit cette première à l'initiative d'Helly Nahmad qui a « dû convaincre sa famille ».

Si l'idéal et l'ambition des grandes passions l'animent, il devra vraisemblablement modifier ses pratiques et peut-être même les têtes d'affiche de son écurie. En dépit de leurs moyens considérables, les Nahmad peinent en effet à atteindre les records remportés par les ténors de la modernité, sur un marché de plus en plus inaccessible et de surcroît dominé par les grandes maisons de ventes, au détriment des marchands dont l'hégémonie se voit contestée pour la première fois de l'histoire.

Pour l'heure, on est confondu devant les œuvres historiques exposées à Zurich, tel *Canotiers à Argenteuil* d'un impressionnisme débutant, Monet, ou, du même peintre, le prodigieux palais Contarini de Venise, exécuté au crépuscule de sa carrière. Les Max Ernst de la période surréaliste, le regard de Modigliani en 1916 sur le marchand parisien Paul Guillaume ou encore la rarissime étude de Kandinsky pour *l'Improvisation n° 3* du Musée national d'art moderne de Paris sont les derniers bijoux inestimables à demeurer encore en mains privées.

G. N.

Georges Haldas

ou l'Etat de poésie

●●● **Luc Ruedin s.j.**, Villars-sur-Glâne
Accompagnateur des exercices spirituels

Il y a un an, le 31 octobre 2010, nous quittait Georges Haldas. Poète mystique habité par la recherche de l'absolu et hanté par la relativité des mots, il s'est attaché à être en Etat de poésie, qui relie toutes choses et ouvre la porte sur l'invisible.

De père grec et de mère suisse, Georges Haldas est né à Genève en 1917. Marqué par les grandes interrogations métaphysiques de son père et par l'attention aux petites choses de sa mère, il alliera en une synthèse créatrice ces deux apports parentaux.

A l'université, Albert Béguin lui fait découvrir l'univers poétique. Nostalgique de l'Absolu, Georges le cherchera dans le quotidien et chez les oubliés de la terre. Autant que sa poésie, sa prose est incarnée, refusant aussi bien l'hermétisme que le spiritualisme : « Le sens du mal accouplé à l'exigence désespérée d'un rachat, la tentation esthétique contrecarrée par quelque indéradicable revendication éthique, la fraternité avec les humbles gens et l'intime solidarité avec ce que le réel comporte de plus démuné, autant d'éléments qui fondent l'adhésion d'Haldas. »¹

Baptisé orthodoxe, éduqué dans le protestantisme, converti pour l'amour d'une belle à la foi catholique, son œuvre est empreinte du réalisme de l'incarnation. Métaphysicien du visible, il se démarquera, au nom de la solidarité sociale et révolutionnaire, de l'Institution trop compromise à ses yeux avec la Puissance. En marge, il n'en poursuivra pas moins un chemin poétique marqué par son tempérament de feu : « Il y a chez Haldas une impatience folle, une non patience. Il ne supporte pas de ne pas savoir. C'est pour-

quoi, entraîné par une force obscure, démoniaque, il évacue et tue le temps de l'attente. Il anticipe sur un royaume qui ne nous appartient pas. Un royaume où le temps est aboli. »²

Laboureur de l'être

Vivre en Etat de poésie, c'est consentir à l'insaisissable. Nous ne pouvons l'approcher que par circonvolutions, en faisant appel à toutes les sphères de notre être. Descendant dans nos profondeurs, nous nous y consumons. Notre disponibilité confiante et totale à l'existence provoque à la fois douleur et émerveillement devant l'Infini inscrit au cœur du fini. Pour Georges Haldas, accepter cet état paradoxal où les contraires s'entrechoquent, c'est laisser surgir l'illumination poétique.

Etre attentif aux petites choses de la vie quotidienne dans ce qu'elles nous révèlent de l'essentiel, c'est vivre en « laboureur de l'être » : « Rien n'est étranger à l'Etat de poésie, qui relie toutes choses et les moindres, au centre, à l'essentiel, aux fondements. Un brin d'herbe. Un souffle dans les feuillages et c'est toute la création, dans sa part

1 • **Jean Vuilleumier**, *Georges Haldas ou l'Etat de poésie*, Lausanne, L'Age d'Homme 1982, p. 30.

2 • Idem, p. 165.

visible et invisible, qui est soudain présente, et frémit. »³ Qui est « laboureur de l'être », aime, prie et met en relation ce qui semble séparé.

Mais comment pratiquement le vivre ? « Constamment synthétiser, par la concentration et la pensée, ce qu'on vit, par expérience dans la discontinuité. Ou si on veut fonction essentielle : transfigurer le multiple en un. »⁴ Cette relation méditative à la Source implique une dépossession et une perte pascale : « Il faut tuer le moi pour que cette relation plénière s'établisse. Pas de relation vitale sans Golgotha. Et ceci aussi dans la vie de tous les jours. Les infimes choses. Il n'y a pas d'un côté une mort et résurrection du Christ dans un ciel abstrait et doctrinal ; et de l'autre nos vies. Mais on a pris l'habitude de le penser seulement. On a perdu le contact intime. Cela précisément que l'on éprouve - ce manque, ce décalage - dans l'Etat de poésie. »⁵ Ainsi, nous dit Georges Haldas, rien n'est plus opposé à l'Etat de poésie que la sentimentalité, qui n'est en fait que la vibration du moi, opposée au *je*, porteur de la véritable relation au monde, aux autres, à l'Autre. Si « dans l'Etat de poésie, il ne s'agit pas de philosopher sur les choses. Simplement de les faire sentir. De les rendre évidentes. Afin que les autres puissent penser clairement »⁶, c'est qu'il importe d'ouvrir une porte sur l'invisible : « Ce n'est évidemment pas la

sensation elle-même qui importe, mais ses prolongements. Ce qu'elle éveille en nous psychiquement. Dans un univers qui n'est plus le sien. Son au-delà en quelque sorte. »⁷ Une des expériences fondamentales de l'Etat de poésie est donc de nous faire prendre conscience de cet au-delà plus intérieur à nous-mêmes que nous-mêmes.

Est pressenti alors ce que peut être l'état de grâce mystique. L'Etat de poésie fait sentir par des mots et vit dans les mots ce que les mystiques font sentir par leur manière d'être et leur façon de vivre le silence : « Le mystique fait corps avec le silence. Dans l'Etat de poésie, en revanche, on ne peut renvoyer qu'à travers les mots et par les mots à ce silence. Vivre jour à jour de cette contradiction intime. Et l'assumer. Le progrès en ce sens - si progrès il peut y avoir - consisterait à renvoyer avec le moins de mots possible au silence le plus profond, le plus fertile. »⁸ Situé entre l'Etat de nature ou de meurtre et celui de résurrection, l'Etat de poésie est alors vécu comme un lieu de passage impliquant un déchirement : « Dans l'Etat de nature on est féroce attaché à toutes choses. Dans l'Etat résurrectionnel, détaché. Dans celui de poésie - intermédiaire - c'est un continuel voyage entre attachement et détachement. Plus encore, un arrachement perpétuel. »⁹

Une attitude humble...

Comment le vivre au jour le jour ? Le désert intérieur, l'attente, la disponibilité en sont des composantes essentielles. Impliquant une totale dépossession au cœur de celle creusée par l'attente, il s'agit de « ne rien vouloir. Etre visité. Mais ne pas attendre la visitation. Faire le vide. Car attendre est déjà volonté.

3 • Georges Haldas, *Rêver avant l'Aube*, Lausanne, L'Age d'Homme 1984, p. 280.

4 • Georges Haldas, *Les Minutes heureuses*, Lausanne, L'Age d'Homme 1989, p. 168.

5 • Georges Haldas, *Le Cœur de Tous*, Lausanne, L'Age d'Homme 1988, p. 17.

6 • *Rêver avant l'Aube*, p. 258.

7 • Georges Haldas, *Carnets du désert*, Lausanne, L'Age d'Homme 1990, p. 27.

8 • Idem, p. 163.

9 • *Le Cœur de Tous*, p. 120.

Et la volonté, déjà, besoin de posséder. Puissance. Or il n'y a visite que dans la dépossession. »¹⁰

La concentration, la minutie, le recentrement sur soi sont également essentiels. Il faut donc vivre de manière souterraine, être proche des petites choses de la vie de manière amoureuse, attitude couplée à une subtile et complexe alliance du connu et de l'inconnu, pour que jaillisse l'émotion poétique : « Ainsi les rues de mon quartier sont-elles, en ce sens, hautement poétiques. Ou plutôt, génératrices, pour moi, d'émotion poétique. Dans la mesure où les ayant connues dès la petite enfance, elles me révèlent chaque matin autre chose que leur apparence ordinaire. Et c'est ce voyage, à partir des apparences familiaires, vers la part invisible, la source cachée, qui constitue l'émotion dite "poétique". Porteuse de parole. Une parole non informative, mais inspirée. Prose ou poème. »¹¹

Cependant, c'est avant tout dans la fidélité à soi-même que réside l'aube permanente ; être simplement témoin de soi-même et de ce qui nous habite est une condition indispensable à l'Etat de poésie : « Ne pas vouloir convaincre, enseigner, et moins encore imposer. Témoigner seulement. Au plus près de ce qu'on éprouve et vit. Le reste - l'effet produit par le témoignage - ne nous concerne pas. »¹²

La précision de l'expression pour atteindre cet essentiel est capitale. Cette expression, si précise qu'elle en devient révélatrice, a besoin du silence, condition essentielle pour que naisse la parole poétique : « La parole inspirée - la parole poétique - est celle qui venue du silence, retourne au silence, en donnant à ce dernier plus de densité encore. La parole information, elle, naît du bruit et ajoute au bruit. »¹³ Ainsi, l'écriture poétique exige à la fois une

acuité sensuelle et perceptive, un accueil amplifié du sentiment que cette dernière engendre et une rigueur réflexive peu commune. L'être entier y participe (sensations, sentiments, pensées) se rapprochant ainsi de ce que Ch.-F. Ramuz appelle « l'écriture-geste ».

La parole...

Ce qui importe, ce sont les paroles qui montent des abîmes en nous. Poétiquement parlant, on ne prend pas la parole, c'est au contraire la parole qui nous prend. Elle fait alors de nous des agents de cette vie dont elle est porteuse. Ainsi, l'on n'écrit bien que si l'on est mené par l'Autre qui ouvre le chemin de manière créatrice : « Mais voici que tout à coup, à la faveur de ce qui n'était que ma volonté, une autre voix, une autre énergie soudain s'insinue, qui prend place de ce qui n'était que ma volonté ; se substitue à elle, prend possession de moi, m'entraîne là où je n'aurais imaginé d'aller. »¹⁴

Le moi individuel du poète s'efface alors au profit d'une parole qui touche. C'est parce que c'est l'Autre qui parle en lui que le poète rejoint, dans son unicité, l'expérience de chacun. Tirer le plus du moins, suggérer l'ensemble par un minuscule détail est bien une des lois de la poésie et une marque de l'humilité féconde de la prose haldasienne : « Il faut donc pour dire ce qu'on aime, un langage simple, dépouillé, direct. Apparemment direct. Où ce qui n'est pas dit sans cesse prenne le pas sur ce

10 • *Rêver avant l'Aube*, p. 187.

11 • **Georges Haldas**, *L'intermède marocain*, Lausanne, L'Age d'Homme 1989, p. 25.

12 • *Rêver avant l'Aube*, p. 85.

13 • *Idem*, p. 10.

14 • *Les Minutes heureuses*, p. 258.

qui est dit. Où le mystère, sous toutes choses, ne soit pas, lui non plus nommé. Mais qu'il surgisse d'entre les mots. Porteur de la secrète et invisible relation des choses entre elles. »¹⁵

On ne peut donc pas écrire *sur* l'essentiel, les mots nous manquant, mais à *partir de* cet essentiel et en relation permanente avec lui pour en suggérer la présence : « Dire une chose en apparence anodine, pour en signifier une autre, essentielle, que l'on tait. Pour la laisser vivre de sa vie à elle. Ne pas la déflorer en la nommant. »¹⁶ C'est aussi en mourant à elle-même que toute parole signifie. Lorsqu'elle a quitté les lèvres du parleur, elle meurt dans l'oreille de qui l'écoute, pour y faire vivre ce qu'elle désigne, c'est-à-dire le sens. Elle est donc essentiellement médiatrice et par là-même sacrificielle, à l'image du Christ, en s'effaçant au profit de sa fonction : « Chaque lettre meurt au mot ; chaque mot meurt à la phrase ; chaque phrase meurt au sens qu'elle porte ; et le sens meurt, à son tour, à la relation qu'il établit entre celui qui parle et celui qui écoute. Ainsi toute relation est-elle fondée sur le sacrifice des parties. Toute parole reflète et perpétue le sacrifice du Christ. Le fondement de l'Etat de poésie est donc un fondement sacrificiel. »¹⁷

Cependant, pour qu'il ne soit pas mortifère, il est essentiel que le sacrifice soit organique : « ...il en va du sacrifice

comme de tout acte vital : il faut qu'il soit inspiré, non voulu ; spontané, non décidé. Faute de quoi, au lieu de la fécondité, c'est l'autodestruction. »¹⁸

...et l'ineffable

Œuvre vitale, l'écriture poétique en son essence même est pourtant toujours vouée à l'échec : « Problème primordial de l'écriture : la fulgurance des associations. Affectives et mentales. Qui demanderait, pour être exprimée - ou suggérée seulement - une égale fulgurance. Inaccessible au langage. »¹⁹ Cette impuissance vertigineuse née de la surabondance des choses perçues - « Ne suis pas en mesure d'écrire une seule phrase qui corresponde à ce que je perçois, ressens, pressens. [...] Qui voit trop, perçoit trop, éprouve trop ne peut plus que se taire »²⁰ - impose un silence créateur, fécondant l'acte d'écriture.

Qui a connu Georges Haldas en retrait à sa table de travail chez Saïd comprend ce que je veux dire. Créateur, ce silence est alors le berceau d'où surgit à nouveau la parole poétique. C'est quand il a essayé et épuisé tous les modes de désignation, toutes les possibilités de connaître et de nommer que commence, pour le poète, le règne authentique de l'ineffable.

En nous quittant dans la discrétion, Georges Haldas a posé son dernier acte d'écriture. Ses dernières années avaient aiguisé en lui le sens christique de l'existence, dont il a su témoigner admirablement dans *Le vin de l'Absolu*.²¹ S'étant consumé jusqu'au bout et ayant épuisé ce qui a été le terreau de sa parole - sa vie - Georges est maintenant entré dans la Parole silencieuse qui lui ouvre le règne de l'Ineffable.

L. R.

Récemment parus :

Albert Lopreno,
Je vous confie ces mots. Entretien avec Georges Haldas,
Genève, Le Plein Midi
2011, 42 p.

Jean-Philippe Rapp,
Georges Haldas,
Conversations du soir,
Lausanne, Favre 2011,
144 p.

15 • **Georges Haldas,** *A la recherche du rameau d'Or,* Lausanne, L'Age d'Homme 1976, p. 143.

16 • **Georges Haldas,** *Jardin des espérances,* Lausanne, L'Age d'Homme 1980, p. 120.

17 • *Les Minutes heureuses,* p. 63.

18 • Idem, p. 90.

19 • *Le Cœur de Tous,* p. 24.

20 • Idem, p. 128.

21 • *Entretiens avec Serge Molla,* Lausanne, L'Age d'Homme 2009, 264 p.

Le corps, cette ancre

Entretien avec Cesare Mongodi

●●● **Sylvain Thévoz**, Genève
Anthropologue, écrivain¹

Cesare Mongodi,
Pieds-de-biche,
Grand-Saconnex,
Samizdat 2009, 120 p.

Cesare Mongodi est né à Lugano en 1963 de parents italiens. Après une licence en économie et trois ans dans la finance internationale, il étudie les lettres à Lausanne et écrit un mémoire sur l'œuvre du poète Pierre-Albert Jourdan. Il a reçu le Prix Follope pour la qualité de ses études orientées vers la poésie. L'intime, le corps, l'émotionnel, il en parle avec les mots de celui qui y plonge, y voyage, s'y découvre. Le rencontrer, c'est être frappé par la douceur, la force et les fragilités d'un homme du Sud au regard clair, d'un homme du Nord travaillant par l'écrit à la réparation de soi et à l'enchantement du monde.

Sylvain Thévoz : *Cesare, c'est un joli nom, qui vous l'a donné ?*

Cesare Mongodi : « Cesare est le prénom du frère jumeau de ma grand-mère. Je ne l'ai jamais connu et je sais peu de choses de lui, sauf qu'il s'est tué en essayant de déterrer une pierre immense. Un homme fort mais peu intelligent, m'a-t-on dit. Ou, en tout cas, peu conscient et respectueux de ses limites. Mon prénom résonne en moi comme une mise en garde contre cette attitude de performance en lien avec le corps. »

Vous êtes enseignant de français et d'italien dans un gymnase. L'écriture et la lecture sont donc votre pain quotidien. Quel est le levain qui vous fait écrire, vous lever tous les matins ?

« J'aime bien la proximité des verbes écrire et se lever, dans votre question. J'écris en quelque sorte pour me lever, mais je ne me lève pas pour écrire. Ou alors, c'est pour essayer, à travers l'écriture et/ou le dessin, de retracer un rêve. Me lever, dans ces cas, répond à l'exigence toute intime de valider le "travail de la nuit", de dire "oui" aux forces souterraines qui me traversent. Je n'ai jamais essayé d'écrire un poème sur la base de ces images oniriques, mais je crois qu'elles poétisent ma recherche intérieure. Cycliquement les rêves viennent me confirmer que les images sont plus puissantes que les concepts, ou alors qu'elles ont autre chose à dire, de plus complet et essentiel. Je crois que si j'écris de la poésie, c'est, en partie, parce que j'ai pris l'habitude d'avoir confiance dans le potentiel énergétique des images. »

¹ • Sylvain Thévoz vient de publier un livre de poèmes : *Nos possibilités d'impasses sont innombrables*, Genève, Samizdat 2011, 56 p.

La sensualité qui se dégage de vos poèmes semble destinée à procurer un impact physique très fort. Quels liens faites vous entre l'écriture et la corporalité ? Ces liens sont-ils tendus par l'écriture ou plutôt dénoués par celle-ci ?

« L'impact physique dont vous parlez est probablement l'effet de l'attention que je porte à la matière sensuelle des mots : leur sonorité et leur rythme. Ma langue maternelle n'étant pas le français mais l'italien, il m'arrive assez souvent de me laisser séduire d'abord par la vibration des mots, vibration qui entre dans une résonance qui me semble juste avec ceux qui les ont précédés. Le baromètre de cette justesse est la légère détente qui se produit en moi lorsque cela arrive.

» Mon écriture n'est pas fluide, elle procède par ratures, attentes multiples, tensions. J'ai le souffle rocailleux, tendu sous l'épée de Damoclès de l'incommunicabilité. Je vis souvent des moments douloureux, ceux où la phrase se cabre, où je sens que quelque chose doit lâcher dans mon corps et dans mon esprit pour que le poème puisse avancer. Dans ces cas, le mot juste, celui qui libère l'énergie ainsi entravée, vient le plus souvent par assonance, paronomase ou proximité rythmique. Et il a le même effet d'un gong à la fin d'une séance de méditation. »

Y a-t-il, pour vous, une mise en condition avant l'écriture ? Et un déconditionnement après celle-ci ? Comme il y a un avant et un après l'amour ?

« La mise en condition essentielle est l'ouverture au désir d'écrire, qui est désir de me parcourir et désir de m'adresser à autrui. J'écris lorsque je m'avoue ce désir et surtout lorsque j'ai la force d'en accepter l'anxiété : que je n'y arrive pas, que je sois trop en surface de moi-

même pour pouvoir contacter les autres, qu'ils soient trop loin et inatteignables. J'écris parce que la communication verbale ne me suffit pas, parce que je n'arrive pas à me sentir assez nu et assez proche. C'est la profonde nostalgie d'une unité, d'une rondeur avec autrui qui dynamise mon écriture. J'ai plus de confiance que le lien se fasse depuis que j'ai publié mon premier recueil, mais j'ai attendu longtemps avant de proposer mes textes à un éditeur.

» Souvent, j'ouvre mon carnet (que je porte presque toujours avec moi) avec l'impression de récidiver, comme s'il y avait un interdit à ce désir ou alors un obstacle à franchir. D'où cette colère qui me fait empoigner les mots comme des *pièdes-de-biche* (c'est le titre de mon premier recueil). Le point final du poème marque la fin de la tension (vers moi-même et vers autrui) qui s'est accumulée dans la matière-émotion du poème. C'est un soulagement, une détente qui contient en germe la possibilité d'un renouvellement de l'expérience. C'est ainsi que je me sens profondément nourri et érotisé par mon parcours d'écriture. »

Ecrivez-vous pour trouver ou re-trouver ? Autrement dit : le moment moteur, c'est celui de la création ou de la publication ?

« Le moteur est la nécessité de m'unifier. De laisser converger les reflets d'une sorte de kaléidoscope nerveux dans une image, un rythme (un rythme d'écriture mais aussi un rythme visuel, car j'ai toujours besoin de regarder la forme finale du poème, de sentir la justesse de la relation entre le blanc et l'écriture). L'envoûtant mélange de confiante douceur et de puissance que j'éprouve lorsque je suis dans un processus d'écriture émane, je crois, de cette réunification qui se produit tant

au niveau psychique que musculaire. C'est en cela que l'écriture a un lien avec la spiritualité. Mais ce lien, je le perçois aussi dans la confiance que l'écriture demande pour faire le saut dans le vide, le risque de s'aventurer dans l'Ouvert (comme le nommait Rilke) qui est le risque que l'on prend tous les instants si l'on vit dans l'ouverture à ce qui se présente.

» Je reconnais que je suis en train d'écrire lorsque j'ai cette sensation de fil de rasoir. Je ne sais pas ce que j'écrirai lorsque je commence à écrire, ou seulement dans les grandes lignes. La page blanche devient alors cet espace du tout possible : elle accueille, absorbe, mais coupe et rejette aussi ce qui est enflure trop personnelle (du moins lorsque j'arrive à me situer à la bonne distance avec la page). »

Votre écriture est-elle alors plutôt une expérience de la nudité ou de la transparence ?

« De la transparence je dirais. C'est la pratique de la méditation bouddhique vipassana qui m'apprend tous les jours comment me rendre plus transparent à mon expérience intérieure. Comment laisser passer les concepts et les définitions qui voudraient emprisonner le vécu intime. Comment entrer et demeurer délicatement en soi. Dans la posture de méditation, on apprend d'abord à accueillir la densité et la pesanteur du corps et à expérimenter qu'aucun concept (par exemple « chaud » ou « froid », « lisse » ou « rêche ») ne saurait traduire entièrement les sensations éprouvées. Grâce à cet ancrage dans l'expérience du corps, l'esprit retrouve une détente et une disponibilité, devient plus spacieux et ouvert à ce qui surgit.

» Lorsque je me mets à mon ordinateur pour écrire je retrouve cette attitude méditative : le contact simple entre mes fesses et la chaise, la douceur sensuelle entre mes paumes qui le touchent et le clavier, le poids de mes orteils sur le sol, fonctionnent comme des mises à terre qui laissent l'électricité circuler. »

Que seriez-vous prêt à donner pour un poème ?

« Je sais ce que je ne suis pas prêt à donner : un après-midi d'amour. »

Qu'est-ce qui l'emporte sur l'écriture ?

« Les émotions lorsqu'elles sont trop fortes et tendent à me submerger. Impossible pour moi d'écrire en m'appuyant sur cette pâte trop floue et personnelle : pas assez d'aplomb, pas assez de force pour tenter la réunification dont je parlais avant. C'est le retour au corps (à travers la méditation ou la danse par exemple) qui me permet de les accueillir ; c'est ainsi que je retrouve, parfois, ce juste état de proximité et de distance vis-à-vis de moi-même qui est propice à l'écriture. »

Au moment de partir, vous regardez dans quelle direction ?

« J'ai une tendance à regarder en arrière qui me rend parfois mélancolique. Ecrire (lorsque j'y arrive) me permet de me détacher d'une expérience tout en conservant précieusement sa fantasmagorie, comme disait Baudelaire. »

S. Th.

Le Jugement dernier

L'ouvrage du pasteur André Herren mérite qu'on s'y arrête. Il représente le travail d'une vie consacrée au ministère de la Parole auprès de très nombreux groupes de laïcs et notamment dans le cadre de l'Atelier œcuménique de théologie à Genève, dont il fut un des directeurs protestants. Son livre est remarquable, tant par la qualité de l'impression qui en rend la lecture agréable, que par son style didactique, l'ampleur de son information et le jugement personnel de l'auteur.

Celui-ci aborde un thème majeur de la littérature biblique, de la théologie chrétienne et du vécu chrétien, thème qui fait difficulté et qu'on a tendance à mettre de côté mais qui influence nos représentations inconscientes de la foi et qui sans cesse refait surface : « une énigme douloureuse lorsqu'on le met en relation avec l'Évangile de la grâce ».

L'originalité de cet ouvrage consiste à proposer une exégèse fouillée et passionnante de deux chapitres de l'Évangile de Matthieu où le thème du Jugement dernier est central, et de le suivre chez quelques artistes, de Jérôme Bosch à Willy Fries, auteur d'une *Danse de la dernière heure*. Herren analyse les tympans de nos églises et cathédrales, de la Chaise-Dieu, en passant par Conques, Bâle, Bourges, Saint-Denis, etc. Il ne se limite pas aux représentations iconographiques du Jugement dernier et des thèmes proches que sont les paraboles des dix jeunes filles et des talents, mais il propose aussi un chapitre sur les re-

présentations iconographiques du Christ dans les premiers siècles.

Pour Herren, l'Évangile de Matthieu joue sur deux tableaux : « Il reprend d'une part l'image du fils de l'homme céleste et glorieux des derniers temps, courante dans la littérature apocalyptique de son temps, et d'autre part la figure du serviteur souffrant. » Cette tension inscrite au cœur de l'Évangile va être édulcorée. Le cheminement humain, les souffrances et l'échec seront remplacés par l'image du Christ empereur triomphant dans le ciel, « pour asseoir le pouvoir ecclésiastique et social de l'Église et entretenir la peur et l'allégeance des fidèles ». « Les artistes vont suivre ce mouvement, abandonnant de plus en plus le côté humain de Jésus et les représentations de sa vie terrestre... L'art gothique retrouvera un peu l'humanité du Christ... mais cependant le Christ des tympans reste très lointain. » Je me demande si l'on peut affirmer sans nuance une telle thèse parce que les témoignages iconographiques des premiers siècles (III^e et IV^e siècles) sur la vie terrestre du Christ, notamment les scènes de guérison, intègrent fortement la dimension symbolique, liant le côté humain et aussi céleste de sa trajectoire. Il est difficile quelques fois de suivre l'argumentation de l'auteur sur certaines illustrations, comme son analyse, par ailleurs remarquable, sur les triptyques du *Jugement dernier* et du *Jardin des plaisirs* de Jérôme Bosch.

Joseph Hug s.j.

André Herren,
Le Jugement dernier en procès, Matthieu 24-25. Itinéraire biblique et rencontre avec quelques artistes,
Le Mont-sur-Lausanne,
Editions Ouverture
2011, 350 p. et 56 p.
d'illustrations

■ Psychologie - Spiritualité

Isabelle Millioud
La mort accompagnée

St-Maurice, Saint Augustin 2011, p. ?

Les accompagnateurs et accompagnatrices de personnes en fin de vie tireront grand profit de cet ouvrage dont les qualités majeures sont celles de l'expérience et de l'authenticité. En effet, pour toute personne, dans le temps qui lui reste à vivre avant de mourir à l'hôpital, en institution ou à domicile, les prouesses technologiques et pharmaceutiques apportent de plus en plus de moyens destinés à apaiser la douleur. Ainsi soulagés, les patients en fin de vie peuvent encore, ou à nouveau, communiquer avec des proches. Toutefois, et précisément en cette période ultime, l'équipe soignante et surtout l'entourage familial gagnent à établir un dialogue marqué par une nouvelle relation de confiance, celle-ci se caractérisant non seulement par de la simplicité et du respect, mais aussi par une inventive vigilance à garder un contact en profondeur.

Les réflexions proposées dans ces pages, par une infirmière attentive à la fin de vie, s'appuient sur des réponses à un questionnaire adressé, sous le patronage de l'Association François-Xavier Bagnoud, à des familles de patients. Dans la mentalité actuelle, de tels témoignages constituent une invitation à quitter des pratiques et des formules conventionnelles, afin de découvrir, au prix d'une démarche pluridisciplinaire chargée de disponibilité et d'affection, un chemin d'humanisation qui concerne à la fois les patients et ceux et celles qui les accompagnent.

Louis Christiaens

Francine Carrillo
Guérir... mais de quoi ?Le Mont-sur-Lausanne,
Ouverture 2011, 64 p.

L'auteure, théologienne et poétesse, s'est longuement interrogée sur le sens du mot « maladie ». Elle nous livre ses réflexions dans ce petit livre qu'on m'a offert en me disant que c'était un bijou.

Citant C.F. Ramuz, Francine Carrillo propose de commencer par se guérir de soi-même, « d'un mauvais rapport à soi, souvent tissé de

dépréciation, de colère et culpabilité ». Tomber malade, souligne-t-elle, c'est faire l'expérience qu'il arrive dans notre vie de l'imprévu non choisi ; c'est donc faire l'expérience de la dépossession de soi et souvent de la dépendance, de l'angoisse devant la séparation avec ceux qu'on aime et au loin... de la mort.

La maladie, dit-elle, fait surgir la question du sens de ce qui arrive. Et ce sens (s'il y en a un) ne se conquiert que sur le vertige du non-sens et peut dépendre de la réponse qu'on lui donne. Penser, comme il était ordinaire de le faire dans les temps anciens - pas si anciens en fait - que la maladie est voulue par Dieu, c'est faire de Lui un Dieu pervers prenant plaisir au malheur des hommes. Et l'auteure de souligner avec force qu'une conception punitive de la souffrance est totalement étrangère à la tradition biblique. Dans le Nouveau Testament, chez Jean, on trouve du reste le refus de considérer la maladie comme punition (Jn 9,1-3).

Les récits de guérison de Jésus sont souvent entre-tissés de controverses donnant à l'humain la première place, primant sur les observations religieuses (sens du sabbat). Jésus va toujours à l'essentiel, interpellant le malade sur son désir. Car guérir, c'est sortir du cercle de la répétition et de l'angoisse (enfermement en soi, aveuglement, mutisme, surdité, paralysie). La maladie, il faut le dire, place l'être devant une vérité essentielle de notre condition humaine : la solitude. Et c'est toujours dans l'après-coup qu'on comprend... qu'on peut relire la trajectoire d'une maladie, la maturation qu'elle a apportée, le chemin suivi, tissé de détours. C'est ce qui permet peut-être de vivre la maladie non comme lieu d'un ratage mais celui d'un compagnonnage.

Marie-Luce Dayer

Marco La Loggia
Adieu culpabilité*Responsable mais plus coupable*
Paris, Lethielleux 2011, 162 p.

La culpabilité n'est pas un sujet aisé, pourtant elle est très présente dans nos consciences et nos inconscients et génératrice de souffrance. Ainsi nous est décrite la honte, le mal-être d'une jeune Allemande, Jeanne, pour les crimes commis par les nazis. « Il m'a fallu des années pour me sortir de ce tourbillon de

larmes et de dégoût de mon histoire », écrit-elle. « Heureusement je n'étais pas toute seule et je dois beaucoup à mes amis qui m'ont consolée, entourée et aimée. Aimée pour ce que j'étais. » L'affection de ses proches l'a aidée à se distancer peu à peu d'une histoire qui ne lui appartenait pas.

Marco La Loggia, thérapeute, nous guide pour apaiser nos sentiments de culpabilité. Il nous faut tout d'abord savoir reconnaître nos torts, agir en être responsable, tout en ne cherchant pas à porter les malheurs du monde, puis, une fois que l'on a pris conscience de nos blocages, reconstruire notre « moi ». Il est bon de s'efforcer de lâcher prise, de s'entraîner à vivre dans la confiance, de reconnaître qu'on ne peut pas tout contrôler.

Parfois, un accompagnement thérapeutique s'avère important. Mais l'auteur nous enseigne encore qu'à l'école des mystiques nous pouvons trouver un nouvel équilibre. Les mystiques sortent de la tendance à culpabiliser, en vivant une relation intime avec Dieu : « Ta face est ma seule patrie », affirme la petite Thérèse.

La dernière partie offre une synthèse entre deux domaines d'actualité : le psychologique et le spirituel. L'auteur témoigne là de sa propre croyance : les origines du complexe de culpabilité se trouvent dans la séparation de l'homme avec Dieu, à l'image d'Adam et Eve qui, après la faute, se cachent loin de Dieu.

Monique Desthieux

Pierre Assouline

Vies de Job

Roman

Paris, Gallimard 2011, 493 p.

« Je le suis à la trace des origines jusqu'à nous », dit l'auteur, qui propose ici tout à la fois une enquête, un reportage, un voyage dans le temps - les 25 siècles qui nous séparent de Job - et dans l'espace, celui des bibliothèques et des villes, Jérusalem, où il reste plusieurs mois, notamment à l'École biblique. Au final, « c'est une biographie insérée dans un roman », ainsi que l'indique le sous-titre.

Le livre est une lente montée vers des questions inévitables : « qu'ai-je fait pour mériter ça ? pourquoi Dieu m'envoie-t-il la souffrance ? que dire surtout devant la souffrance des enfants ? »

france des enfants ? » Ainsi du scandale de la mort accidentelle, à 19 ans, du frère aîné de l'auteur, avec la culpabilité qu'elle suscite. Et que dire devant Auschwitz et l'aviissement des êtres, quand ils sont déshabillés et qu'un numéro leur est tatoué sur l'avant-bras gauche ?

Pierre Assouline nous entraîne avec Primo Levi, Hans Jonas et Paul Ricœur « là où il n'y a pas de pourquoi. Comment expliquer que Dieu peut ouvrir la mer Rouge aux Hébreux, mais laisser les Einsatzgruppen massacrer les juifs de l'Est dans la foulée de la Wehrmacht ? »

L'objectif est ambitieux : faire la biographie d'une idée, d'une parabole, d'une légende, d'un être de fiction ? Le livre est informé, cultivé. Avec l'exploit qu'aucune référence ne renvoie à la bibliographie sur Job (1824 occurrences) mentionnée par l'auteur. La démarche en est rendue plus alerte et le propos plus dégagé : Job vit toujours. Il faut résister.

Jean-Daniel Farine

■ Figures d'Eglise

Bernard et Bernadette Chovelon

Bruckberger, l'enfant terrible

Paris, Cerf 2011, 288 p.

Bernard et Bernadette Chovelon font œuvre de mémoire en racontant la vie du Père Bruckberger. Autrichien vivant en France, Léopold Bruckberger vit en 1914 la séparation avec un père aimé mobilisé, le refus et l'exil intérieur, une enfance studieuse et rebelle, puis la découverte d'une vocation dominicaine.

Au gré d'une collaboration à la *Revue thomiste* et de la fonction de frère hôtelier à Saint-Maximin, de la fréquentation du cercle de Meudon autour des Maritain, se forme un nœud d'amitiés littéraires et artistiques qui impliquent le Père Bruckberger dans des activités (cinéma) et des milieux peu habituels pour un religieux. Avec la guerre et la débâcle de 40, c'est le choix déchirant entre un ami, Darnant, futur collaborateur notoire, et la Résistance.

L'incompréhension fatigue peu à peu sa relation avec son Ordre et la mise à l'Index de son film *Marie-Madeleine*, sans user sa fidélité à l'Eglise, lui inspire une liberté qui se solde, aux Etats-Unis, par une profonde et étrange « amitié » avec Barbara. Rentré en

France, élu à l'Académie française, *Bruck*, comme on l'appelle, achève sa vie en Suisse, dans la pauvreté mais dans l'honneur.

Une belle tranche de vie, bouillante, passionnée, ardente. Enfant terrible, oui. Un livre écrit avec ferveur et qu'on lit avec un réel plaisir.

Philibert Secretan

Geneviève Roux
Petite vie de Claire Monestès
Paris, DDB 2011, 220 p.

Les xavières, réparties en une vingtaine de communautés dans plusieurs pays d'Afrique, d'Europe et d'Amérique du Nord, poursuivent l'idéal de vie de leur fondatrice, Claire Monestès, décédée il y a 70 ans. « Secrétaires, animatrices de jeunes, accompagnatrices spirituelles, médecins, ingénieurs, bibliothécaires, théologiennes, enseignantes, responsables d'aumônerie d'étudiants, psychologues, puéricultrices, gestionnaires, etc., elles sont animées du même esprit », souligne Geneviève Roux.

Claire Monestès, habitée d'une grande confiance en Dieu, a progressé à travers de multiples épreuves vers une union toujours plus totale avec le Christ. Celle-ci s'est traduite aussi à travers sa sollicitude pour les femmes du monde ouvrier. A Chambéry, où elle est née, en Irlande, à Marseille, à Genève, à Paris, dans le Vaucluse... partout elle s'est rendue utile. Ainsi, par exemple, elle réunissait à Marseille, à la pause de midi, les couturières et les employées des magasins pour un repas et divers soutiens (missions des midi-nettes).

Partageant ce même idéal, selon l'esprit de St Ignace de Loyola, des femmes fondèrent avec elle la Communauté Xavière (de St François Xavier, compagnon de St Ignace). Leur but : par un apostolat de proximité, soutenir toute personne rencontrée. « Depuis quelques années, des laïcs ont choisi de s'associer aux xavières pour partager une même spiritualité », conclut l'auteure, avec qui nous avons cheminé au milieu des nombreuses péripéties qui ont abouti à une œuvre rayonnante dans notre société.

Willy Vogelsanger

Michel Cornuz
Sœur Minke de Grandchamp
Entretiens

Genève, Labor et Fides 2011, 180 p.

Découvrir et parcourir un itinéraire spirituel, voici le but de ce livre d'entretiens avec Sœur Minke de Grandchamp, paru à juste titre dans la collection « Petite bibliothèque de spiritualité ». Figure emblématique de la communauté de Grandchamp, dont elle fut la prieure durant presque 30 ans, jusqu'en 1999, Sœur Minke, par le biais de ces entretiens, nous fait vivre son histoire personnelle et son parcours spirituel, toujours en lien avec son vécu.

Ce beau témoignage révèle un chemin riche et divers, de son enfance marquée par la guerre dans un milieu familial difficile, à ce qu'elle appelle son retournement et cette inspiration radicale : « Arrête de demander l'amour à tes parents, donne-leur plutôt cet amour. » A partir de ce moment, la voie est tracée, malgré les difficultés affrontées en Algérie, à Saint-Ouen ou au Liban.

Tout au long de ces entretiens, nous suivons pas à pas l'ouverture œcuménique de la communauté de Grandchamp et l'engagement de Sœur Minke dans « l'œcuménisme de relation ». Ce livre est truffé de véritables perles et d'affirmations percutantes, par exemple « l'immobilité est une désobéissance dans notre marche vers le Royaume ». Toujours énergique et audacieuse, Sœur Minke continue de témoigner à travers conférences et retraites à travers l'Europe.

Dominique Mougeotte

Bloom Antoine, *Entretiens sur la foi et l'Eglise*, Paris, Cerf 2011, 281 p.

Carrillo Francine, *Le sable de l'instant*, Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2011, 132 p.

Cennamo Laurent, *Les rideaux oranges, précédé de Marelle et de Jonas*, Genève, Samizdat 2011, 76 p.

Chauma Jean, *Le banc*, Bangkok, BSN Press 2011, 112 p.

*****Col.**, *Contrainte économique et justice dans l'accès aux soins*, Paris, Lethielleux/Collège des Bernardins 2011, 212 p. [43633]

Filliot Philippe, *L'éducation au risque du spirituel*, Paris, Desclée de Brouwer 2011, 230 p.

Fleyfel Antoine, *La théologie contextuelle arabe. Modèle libanais*, Paris, Harmattan 2011, 330 p.

Giraud Thierry, *Une spiritualité athée est-elle possible ? L'esprit du corps*, Paris, Harmattan 2011, 224 p.

Introvigne Massimo, *Prêtres pédophiles : une Eglise dans la tourmente. Polémique et vérité*, St-Maurice, Saint-Augustin 2011, 114 p.

Irénée de Lyon, *Contre les hérésies. « Adversus haereses »*, Paris, Cerf 2011, 224 p.

Kapferer Catherine, *Ecartez de nous la tentation de haine. Journal, poèmes et lettres. 1941-1946*, Paris, Cerf 2011, 326 p.

Kasper Walter, *Où bat le cœur de la foi. Une vie au service de l'unité*, Bruxelles, Lessius 2011, 310 p.

Lambert Dominique, *Scientifique et croyant. Pistes de réflexion pour les chercheurs et enseignants catholiques*, Paris, de l'Emmanuel 2011, 214 p.

Laurent Marie-Madeleine, *Du bon usage de la violence. « Le Royaume des cieux est annoncé et chacun use de violence pour y entrer »*, Paris, Cerf 2011, 144 p.

Maire Philippe, *La santé autrement. Essai sur la nécessité d'adopter une pratique spirituelle des soins*, Bernex-Genève, Jouvence 2011, 248 p.

Mansir Jean, *Alliance. Un fil rouge pour lire la Bible*, Poliez-le-Grand, du Moulin 2011, 84 p.

Masulo Andrea, *La Terre est notre maison. Pour une simplicité volontaire aux couleurs de l'Evangile*, Namur, Fidélité 2011, 216 p.

Mendoza-Alvarez Carlos, « *Deus absconditus* ». *Désir, mémoire et imagination eschatologique. Essai de théologie fondamentale postmoderne*, Paris, Cerf 2011, 312 p.

Pinta Pierre, *Liban. Culture et art de vivre au pays des cèdres*, Genève, Olizane 2011, 312 p.

Rousseau Annick, *Chemins vers l'oraison*, Paris, Lethielleux 2011, 120 p.

Serres Michel, *Le sens de l'info. Petites chroniques du dimanche soir*, Paris, Le Pommier/France Info 2011, 3 CD.

Stolz Jörg, *L'avenir des Réformés. Les Eglises face aux changements sociaux*, Genève, Labor et Fides 2011, 250 p.

Thévoz Sylvain, *Nos possibilités d'impas-sés sont innombrables*, Genève, Samizdat 2011, 56 p.

Thomasset Alain, *Interpréter et agir. Jalons pour une éthique chrétienne*, Paris, Cerf 2011, 411 p.

Trol Christian W., *Que répondre aux musulmans ?* Namur, Fidélité 2011, 192 p.

Vous pouvez emprunter ces livres au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuse.

Pour en savoir plus et vous abonner à ses services, consultez :

www.cedofor.ch

Nos amies les bêtes

*Je sais que je ne devrais pas. Mais l'en-
vie me démange depuis trop long-
temps, il faut que ça sorte ! Donc, par-
donnez-moi si je commence mon pro-
pos par une grossièreté, en adressant
au clan Kadhafi mon plus sincère bras
d'honneur: Ouf ! Quel pied ! Même si ça
ne va pas ressusciter les milliers de vic-
times du régime. Je garde en mémoire
avec horreur et dégoût l'image de cette
pauvre nounou éthiopienne suppliciée
par la femme d'Hannibal Kadhafi,
avec son crâne brûlé tout couvert de
plaies purulentes. Quel genre d'ani-
maux sont ces gens ? se demande, à
propos des auteurs d'une telle atrocité,
l'un des multiples sites Internet con-
sacrés à l'affaire.*

*Question superflue, tant la réponse
coule de source, hélas ! Ces animaux
sont des hommes. Aucun chien ne
serait capable de faire une chose pa-
reille. Ni aucun tigre, alligator, hyène
ou requin. De fait, nulle créature sau-
vage, même pourvue de grandes grif-
fes et de longues dents, ne s'amuserait
à maltraiter ses semblables de la sorte.
La torture n'existe pas chez les bêtes,*

*pas plus que les attentats terroristes. La
barbarie reste un apanage strictement
humain, quoi qu'en prétendent les
innombrables métaphores animales
dont nous enjolivons nos invectives.*

*Par conséquent, lorsque l'émir Ben
Kalish Ezab, dans Tintin au pays de l'or
noir, traite son ennemi de « fils de
chien galeux, petit-fils de chacal pelé,
arrière-petit-fils de vautour déplumé »,
il y a de grandes chances pour que ce
soient les chiens, les chacals et les vau-
tours qu'il insulte. Dans le même ordre
d'idées, lorsque ses compatriotes quali-
fient tel dictateur (suivez mon regard,
du côté de la Syrie) de serpent, il s'agit
là sans conteste d'une offense à tous
les braves reptiles qui ne font après
tout que se défendre quand on les at-
taque. Et lorsque, au fil d'une conver-
sation de salon, un certain politicien
dont les frasques défraient la chro-
nique se voit comparé à... comment
dire ? un porcidé pas très propre, eh
bien ! c'est injurieux pour les cochons.
Quant à mes propres dérapages ver-
baux à l'égard de telle vedette du show-
biz, dont je me plais à fustiger la cer-
velle d'oiseau, ils ne rendent certes pas
honneur à l'intelligence de la gent ailée,
qui possède quand même un très haut*

cui. Dès lors, tout en sachant bien que la planète continuera ad infinitum d'être peuplée de gens méchants comme des teignes ou chauds comme des lapins, je plaide pour qu'on rende enfin à Médor ce qui est à Médor : l'innocence.

Vous me direz que les animaux n'ont pas de mérite à être comme ils sont, vu qu'ils bénéficient d'une programmation naturelle dont ils ne peuvent pas dévier. C'est exact. Même si cette assertion semble démentie, à première vue, par l'exploit d'un étrange chien « sauveur » qui a créé le buzz sur Internet il y a quelques mois. La scène a été captée par une caméra de surveillance sur une autoroute américaine. On y voit d'abord un chien shooté par un camion, gisant inconscient au milieu de la chaussée. Puis on voit un autre chien (son copain ?) braver le trafic et, louvoyant parmi les voitures, courir au secours du blessé pour le traîner à grand peine jusqu'au bord de la route. Mais quelle mouche l'a piqué, ce clébard ? Personne n'a pu répondre à la question. Son dévouement a laissé les spécialistes du comportement animal muets comme des carpes, tandis que les cynophiles eux-mêmes se voyaient contraints de donner leur langue au chat.

Classons donc cet altruiste cabot dans la catégorie des exceptions, qui confirment la règle comme chacun sait, et penchons-nous plutôt sur le cas de l'homme. Car, au final, c'est de lui qu'il s'agit. Et de son destin. Un chien naît chien, vit chien, meurt chien. Pour l'homme, en revanche, c'est plus compliqué. L'humanité dont il est doté ne se définit pas seulement en termes d'appartenance à l'espèce, mais aussi de caractéristique morale. Elle est soumise à l'épreuve des jours et donc promise à évolution. Un homme naît homme, certes, mais en tant qu'être libre, conscient et pensant, il est appelé aussi à s'inventer comme tel, constamment. De quel côté penchera la balance ? Tant de richesses nous habitent. Et tant d'amour venu d'en haut. Où allons-nous ? Vers quels sommets, ou quels abîmes ? Choisir, tout est là. Et puis rêver. Ô, devenir oiseau sur la branche ! Avec un très haut cui, évidemment.

Gladys Théodoloz

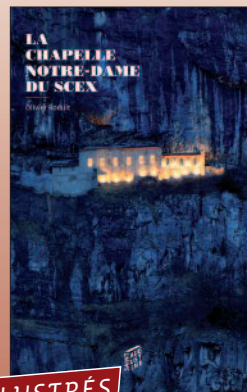
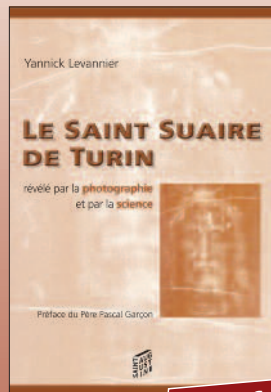


Editions Saint-Augustin



Yannick Levannier
**Le Saint Suaire
de Turin**

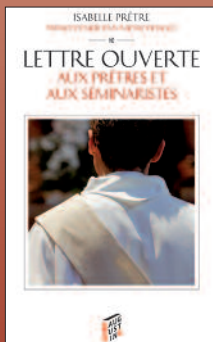
■ Fr. 38.–



Olivier Roduit
**La Chapelle
Notre-Dame
du Scex**

■ Fr. 49.–

LIVRES ILLUSTRÉS



Isabelle Prêtre
**Lettre ouverte
aux prêtres
et aux séminaristes**

■ Fr. 32.–

Jean Mathiot
**Fenêtres
sur le Seigneur
de nos vies**

■ Fr. 32.–



Isabelle Milloud
**La mort
accompagnée**

■ Fr. 22.–



Diane Reinhard
**Élargir
votre réseau**

■ Fr. 22.–

Collection Aire de famille